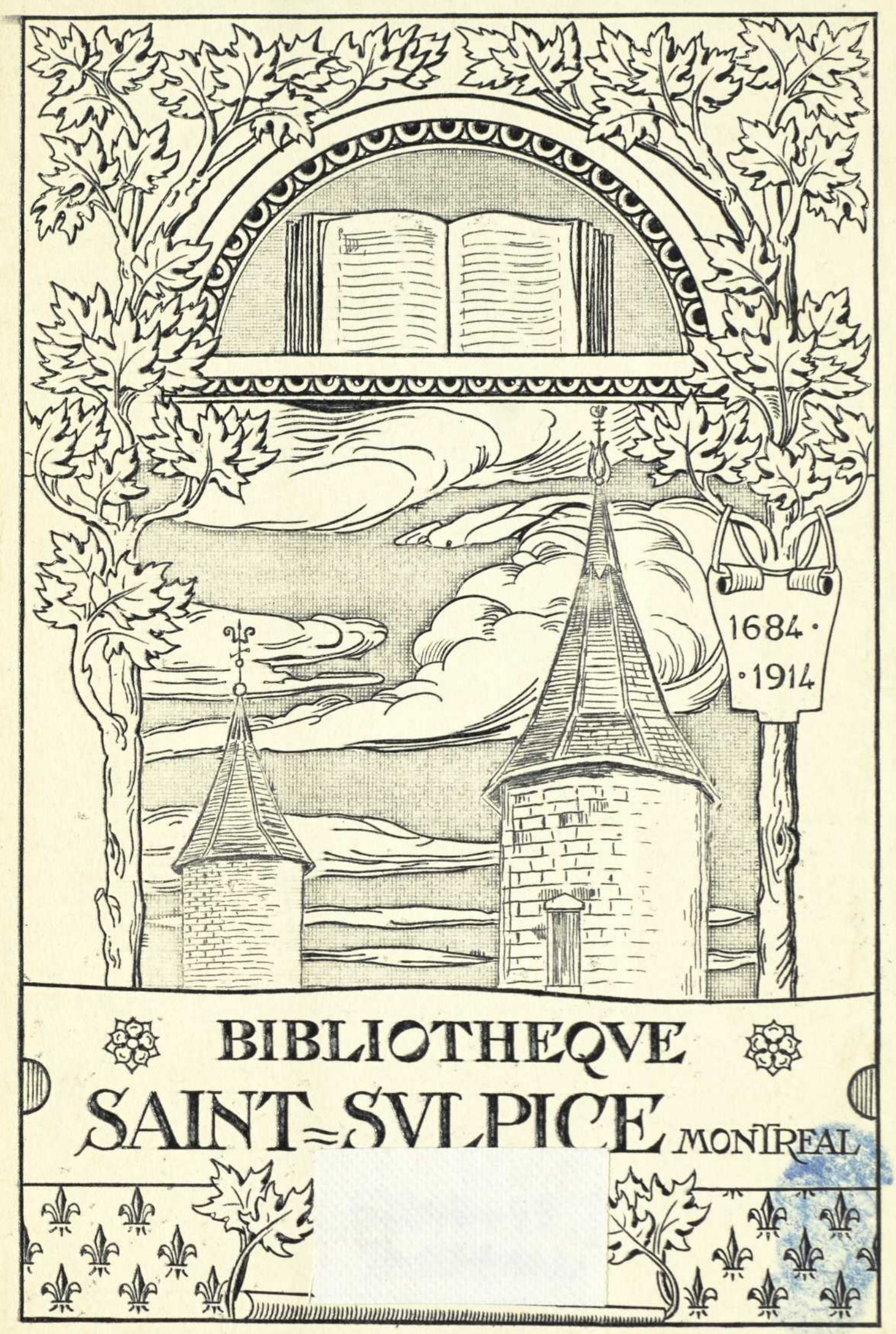

1684 ·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE
MONTREAL

9 0
T
.13-13

PIERRE BAILLARGEON

LES MÉDISANCES DE CLAUDE PERRIN

PARIZEAU

LIBRAIRIE DROZ

LES MÉDISANCES
DE
CLAUDE PERRIN

PIERRE BAILLARGEON

LES MÉDISANCES DE CLAUDE PERRIN

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LUCIEN PARIZEAU & COMPAGNIE
2027, RUE PEEL, 2027
MONTRÉAL, MCMXLV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, SUR VERGÉ BYRONIC, 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS À LA PRESSE DE 1 À 50, et 26 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A À Z, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE PROPREMENT DITE.

PS
8503
A5M4

12 AIL- 21-3-12

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Copyright 1945 by
LUCIEN PARIZEAU & COMPAGNIE

B.Q.R.
NO. 901

PRÉFACE

Depuis le moyen âge, la littérature française manque étrangement de démons. De tous les genres que les classiques ont portés à leur perfection, si l'on excepte l'éloquence sacrée, Satan semble être absent.

Dante lui a fait une belle place dans sa Divine Comédie *et, à leur tour,* Milton, Calderon, Gœthe *et* Dostoïevski, — *pour ne parler que d'autres vieilles connaissances dont les chefs-d'œuvre lui servent de lettres de naturalisation, — mirent à le peindre toutes les ressources du style et de la couleur locale. Il y a un Satan italien, un Satan anglais, un Satan espagnol, un Satan allemand, un Satan russe; il n'y a pas encore de Satan français.*

Jusqu'aujourd'hui, les auteurs français ont négligé ce caractère. Cependant plusieurs d'entre eux semblent bien n'avoir pas

106004

dédaigné sa collaboration. Je fais allusion aux plus typiques, à Montaigne, à Voltaire, à Beyle, à Gide, près desquels un Bossuet a l'air hébraïque, un Corneille espagnol, un Claudel allemand.

Satan ne leur a point servi de modèle, mais il s'est penché sur leurs épaules et il a pris intérêt à leurs manuscrits. Aussi y retrouvons-nous son ombre légère à défaut de son portrait. C'est peut-être dans la littérature française qu'il se rencontre le moins de démons et le plus d'esprit démoniaque.

Avouons-le sans fausse honte, Satan ne s'exprime bien qu'en France où le moi est moins haïssable. Ailleurs, tantôt serpent, tantôt hobereau, artilleur anglais ou jeune lord, il doit jouer un rôle. Ce n'est que pour nous qu'il se permet d'être lui-même, c'est-à-dire un pur esprit.

Par sa longue pratique des chefs-d'œuvre de la littérature française, Claude Perrin a été comme ensorcelé. Personne que je sache ne songera à lui reprocher de si belles lectures, mais, peut-être, d'en avoir retenu le meilleur ou, si l'on préfère, le pire, — l'esprit, et d'être devenu, de ce fait, un auteur sarcastique et médisant.

Tout le premier je reconnais l'injustice, l'impertinence de certains de ses propos; d'ailleurs, les défendre serait peine perdue; mais je veux excuser celui qui les a tenus et prévenir les blâmes posthumes qu'il s'est ingénié apparemment à provoquer contre lui. Je plaide, dans son cas, les circonstances atténuantes.

Outre la littérature française, il y a le dépit bien naturel chez un écrivain que son caractère moqueur et son raffinement privent du succès de librairie, de la considération du lecteur moyen, et, surtout, la maladie contre laquelle il a dû lutter pour écrire son testament; mais, sur celle-ci, je me crois obligé d'observer la même réserve que le pudique moribond.

Enfin, malgré son auteur, l'œuvre que voici m'apparaît dans l'ensemble plus utile que nocive; cela seul me fait publier ce qui n'était pas d'abord sûrement destiné à l'être; circonstance atténuante dernière et principale en faveur de Claude Perrin.

PROLOGUE

Les habitants de Saint-Larron étaient des vieillards qui menaient leur vie spirituelle après leur vie champêtre.

Étant devenus trop faibles pour cultiver leurs champs, ils les avaient abandonnés à leurs fils; là s'obstiner inutilement paraîtrait une malhonnêteté.

Maintenant ils priaient, se recueillaient; mais c'était cultiver encore : ils ouvraient dans leurs âmes des clairières, ils devenaient à eux-mêmes champ et moisson. Leurs fortes mains, habituées à tenir la cognée et le soc, et qui désormais demeuraient jointes, suggéraient l'idée d'un âpre travail intérieur.

L'emploi qu'ils faisaient de leur temps était simple; ils le passaient presque tout à l'église, dont les petites maisons du village, groupées autour, étaient comme les dépendances, ou bien dans le cimetière, sur des

tombes semblables entre elles, vis-à-vis de stèles, qui n'étaient que des bornes.

De même que la mort fait à tous un sort commun, ainsi la pensée de la mort, qui est une première mort, avait inspiré aux vieux manants les mêmes désirs, les mêmes goûts ou plutôt un dégoût égal pour les choses.

Le dimanche, après la messe, leurs enfants leur rendaient visite, pour repartir bientôt avec la satisfaction d'avoir rendu un culte. Ils n'avaient rien à leur apprendre. Ils disaient : « J'ai semé... J'ai réparé la clôture... J'ai coupé les cornes du veau... » Mais les vieillards en connaissaient par cœur les différents rôlets. En fait, pour toutes nouvelles, on leur apportait des légumes, des pommes, des volailles, des fagots.

Ils recevaient dans la cuisine, qu'un gros poêle en fonte réchauffait l'été comme l'hiver : les saisons n'existaient plus pour eux. Il y avait bien dans chaque maison un salon, parce que le village était d'origine française : on y était hospitalier par tradition et naturellement curieux; mais, comme la place du monde dans le cœur des vieux hôtes, il restait presque toujours fermé. Il y faisait froid. Les meubles étaient sous des housses. Les

rideaux tirés. Une fine poussière recouvrait tout. Après l'époussetage, elle mettait des semaines à retomber; puis on la soulevait de nouveau comme on retourne un sablier.

En présence de leurs enfants, les vieux se guindaient. Il leur fallait parler peu, donner le bon exemple, s'intéresser aux affaires et, pour cela, se rappeler des choses lointaines, des expériences oubliées; quelquefois prononcer des oracles. Question de prestige.

Combien plus à l'aise ils se sentaient en compagnie des morts au cimetière ! Là, par le souvenir, ils redevenaient des enfants et des petits-enfants. C'était là aussi qu'ils traceraient leur dernier sillon et seraient mis en terre comme une semence.

Si la mort était l'été le domaine du village, elle s'étendait ensuite à la campagne entière. Or, l'hiver approchait.

★

« Ce sera bientôt l'hiver, » se répétait le curé. Peu à peu cette perspective l'attristait.

Il avait terminé son repas; poussé son fauteuil à bascule; et fumant sa pipe, il se berçait. De temps à autre, il ouvrait ses yeux pour regarder la vieille ménagère : sa

face jaune penchée sur la table; sa face brune flottant dans la pénombre; sa face rouge que le fourneau illumine.

Plus la saison était triste, moins elle était en rapport avec lui. La neige, en rendant les communications difficiles, isole les habitants des campagnes; le curé se sent inutile et seul comme le berger dont le troupeau est rentré au bercail.

Il ne portait pas d'ordinaire les sacrements aux champs. C'est au village qu'il baptisait, bénissait les mariages, administrait l'extrême-onction; au dehors il ne faisait qu'échanger avec les hommes quelques mots, quelques grognements, en retour de quoi il rapportait à sa cure aumônes, dîmes et prémices. C'était pourtant là son principal ministère.

Lui-même était un signe sensible. Pour ceux qui l'apercevaient parmi les blés, il n'était pas seulement un point noir; il était aussi le symbole du deuil que nulle autre vue ne leur rappelait alors : l'herbe, les feuillages occupaient toute la place et l'on ne distinguait point la pourriture, la doublure du manteau diapré de l'été. Ce n'est qu'à l'automne que la mort reprenait le dessus.

Que lui-même fût un signe, le curé l'ignorait sans doute, et, ce soir, à l'approche de l'hiver, il n'appréhendait que la solitude prochaine et l'empêchement de la neige.

Finies bientôt les bonnes promenades à travers champs ! Il n'y aurait plus que de rares visites obligatoires d'un âtre à l'autre entre de grands espaces froids comme ceux qui séparent les étoiles...

★

Cependant, en toutes saisons, jeunes et vieux entendaient la messe.

Le dimanche, de bonne heure, le curé allait au clocher et sonnait, et ses ouailles venaient toutes au bout de la corde qu'il tirait à deux mains, comme des bêtes dociles.

Arrivaient d'abord les vieillards, puis les hommes et les femmes avec leurs garçons et leurs filles et, en dernier lieu, le petit berger. À chaque pas qu'il faisait, celui-ci agitait, comme un de ses moutons, une sonnaille : son cœur battait à rompre d'allégresse.

C'est lui qui ressemblait le plus au curé. Le berger n'a pas besoin de cognée ni de soc. Parfois près de l'étang, il coupe une herbe pour faire une flûte. Cependant il

semble ne rien faire du tout. Il regarde ses bêtes boire, à mi-jambes dans l'eau, mêlées à leurs images. S'il n'était pas là, elles se disperseraient comme les nuages qui passent.

De même, par sa seule présence, le curé gardait ses ouailles. Quand il les appelait, elles venaient toutes à lui et l'environnaient comme un troupeau. Alors une douce chaleur l'envahissait comme s'il avait jeté sur ses épaules une toison.

La cloche bondissante était douce et familière et capricieuse comme une chèvre qui gambade.

★

« Ce sera bientôt l'hiver... »

Peut-être devina-t-elle sa pensée ? La vieille ménagère lui dit :

— Cet hiver, monsieur le curé, ne sera pas un hiver comme les autres.

Et, comme le curé ne répondait pas :

— Paraît qu'on va avoir des étrangers parmi nous.

Sur quoi le curé sortit de sa torpeur :

— Hein ! Des étrangers parmi nous ? Mais je ne savais pas...

— Cette après-midi, la veuve Taschereau a loué sa maison.

Maintenant le curé la pressait de questions.

— Tout ce que je sais encore, admit-elle, c'est que c'est un homme avec une jeune femme.

— Ils sont mariés, j'espère ?

— Mais, demain, avec votre permission, monsieur le curé, j'irai rendre visite à la veuve, et nous parlerons un peu.

— C'est pas la peine, ma fille. Je dois passer par chez elle. J'arrêterai un instant... D'ici là, ne vous tourmentez donc pas l'esprit inutilement. Mais je me demande...

Déjà la pensée de l'hiver prochain accablait moins le curé; un nouvel espoir avait lui dans sons cœur. Cet étranger, ne serait-il pas un prospecteur ?

Le sol était pauvre, l'eau des sources n'était ni minérale ni miraculeuse encore et les bois appartenaient à des juifs. Mais le sous-sol recélait peut-être des minerais ? Le curé se prit à le souhaiter ardemment. En bon apôtre qu'il était, il avait à cœur la prospérité de sa paroisse. La foi catholique entraîne la consommation de gros sous.

Toute la nuit il rêva de mines. Le matin, sa messe dite, il courut chez la veuve.

Un vieil orme ombrageait sa maison. À ce moment-là, il semblait un tourbillon de feuilles libres.

Mais l'on peut douter que le curé ait eu lors un regard pour cette chose gracieuse. Il n'entendit même pas la brise passer au travers de son feuillage avec un murmure de cascade alors qu'elle fléchissait à peine les pins qui s'avançaient à l'encontre comme des proues ouvrant des sillages.

À tout le moins le curé avait dû voir le petit chemin de sable descendant comme un torrent de lumière jusqu'au bas de la colline et surtout, parce qu'il était la seule ligne droite du paysage tourmenté offert à sa vue, le lac, brillant dans les intervalles des branches comme une épée.

Au bout de quelques minutes, le curé prenait congé de la veuve Taschereau. Après les salutations ordinaires, il dit encore à la petite femme en noir penchée en avant sur le seuil de sa porte d'entrée :

— Ainsi donc vous êtes satisfaite de vos pensionnaires ?

— Comme je vous l'ai dit, ils m'ont payé d'avance. Ce sont de très honnêtes gens.

— Sans doute. Et ce monsieur Perrin, qu'est-ce qu'il fait, *déjà ?*

— Il fait une cure d'air. Il prétend même que l'air est une richesse naturelle et une source de revenus futurs pour Saint-Larron.

« Tiens ! se dit-il, je n'avais pas pensé à cela » Il aspira profondément. Il reprit :

— Oui, mais son métier ?

— Je n'en sais rien. Il passe son temps à écrire.

— Ce doit être un tuberculeux.

Le curé fit quelques pas, puis, se retournant, il posa une dernière question :

— J'oubliais. Est-ce qu'il a des livres ?

— Non, je n'ai vu que du papier.

— C'est qu'il faut se méfier, ma fille, de ceux qui lisent. Mais votre pensionnaire peut bien écrire tant qu'il veut, si ça l'amuse, pourvu qu'il vous paye bien.

— Et puis vous savez, il mange et boit aussi peu qu'une semelle !

Le curé Georges Lacasse était un saint, mais il était borné. Il mettait l'utile au-dessus du futile. Aussi devait-il soupçonner longtemps encore Claude Perrin d'une ambition plus grande à ses yeux que celle d'écrire.

PREMIÈRE PARTIE

★

TESTAMENT

I. LA CONSULTATION

L'examen est terminé. Le médecin semble réfléchir.

— C'est grave ?

— Oui.

— Que me prescrivez-vous ?

— Rien.

— C'est donc bien grave.

Vague geste de sa part.

— Jusqu'à quand ?...

— Je diagnostique, monsieur Perrin, je ne pronostique pas. La médecine est une science d'expérimentation.

— Mais selon vous ?

— C'est variable. Un mois, peut-être.

Un long temps s'écoule.

Puis je me rappelle que je ne suis pas seul au milieu de cet affreux silence.

— Paule, tu peux rentrer.

Ma fille paraît, trop longue, trop maigre,

rougeaude et quelque peu enlaidie par son appréhension.

Elle nous regarde.

Les mots sont inutiles.

Déjà elle a pris l'expression d'indifférence qu'elle ne quittera sans doute plus.

Le médecin lave ses mains. Il se purifie de mon contact. Maintenant il griffonne quelque chose, de sa grosse main inapte à ce dernier usage.

— Vous vous êtes ravisé ?

— Un narcotique, au besoin...

— Je ne tiens plus trop à dormir.

Commis d'apothicaire !

Sur le seuil de ma porte, il se retourne :

— Je repasserai.

Non pour me sauver, mais pour me suivre... Point n'est besoin de l'inviter à revenir, c'est comme une chose entendue.

— Paule, va le reconduire.

II. LE TESTAMENT

Remettons-nous à l'œuvre. Tout à l'heure le médecin en indiquant mon papier : « Votre testament ? » C'est cela. Seulement je ne laisse rien que mon témoignage.

Que les pages que je projette d'écrire soient semblables à cette belle journée d'automne Depuis que l'orme, dépouillé de ses feuilles, n'y jette plus son éclaboussure verte, ma fenêtre est toute lumineuse.

— Qu'est-ce que tu fais, papa ?

— Rien. J'écris ?

— A qui ?

— À personne... Tu sors ?

— Pour un instant. Le temps de porter l'ordonnance. Ne te fatigue pas.

Je viens pour lui dire : « Rien ne presse. Assieds-toi. Causons un peu. » Mais Paule est déjà partie.

Elle a besoin de remuer continuellement.

Rien de plus court aussi que nos conversations. En réalité, je ne m'entretiens pas avec elle, je la retiens par une chaîne de mots : je parle tout le temps de peur qu'elle ne profite du premier silence venu pour me tirer sa révérence.

Par compensation, elle dort bien. Son existence est bien divisée entre le mouvement et l'inertie, le travail et le sommeil, et la nuit et le jour. Elle est sans crépuscule, sans tous ces moments confus, ces états intermédiaires où je me complais. Très différent d'elle à cet égard, j'aime à balancer entre mes désirs et mes actes; au coin du feu, à ma fenêtre, contempler, rêver, et remettre à plus tard...

Ai-je été indécis ? En tout cas, peu pressé. Règle générale, je ne prends aucune résolution. Je réagis plus que je n'agis. Ma force, c'est le poids de mes rêves.

★

— Voici les grains, des cigarettes. Désires-tu autre chose ?

— Oui. Causons...

— Volontiers un peu plus tard. J'ai quelques petites choses à faire.

— Tu ne resteras donc jamais en place ?

Paule s'échappe encore. Peut-être ne lira-t-elle pas ces pages !

Si seulement elle s'intéressait aux lettres, elle pourrait y employer son énergie; mais elle n'aime pas cela. À ses yeux, un livre, c'est un écran. C'est même son propre mot.

À la mort de mon père, j'avais six ans. Le souvenir que je garde de lui est vague. Il n'a laissé de lui-même aucune parole, aucune relique, que moi. Souvent, quand je lisais, je me pris à regretter qu'il n'eût point écrit.

Alors que Montaigne, décédé il y a quatre siècles, me parle encore, mon père demeure silencieux. Aussi me promettais-je bien de laisser mes mémoires. Je ne prévoyais pas que mon enfant serait illettré.

III. POUR QUI J'ÉCRIS

Si je n'écris pas pour les autres, écrirais-je pour moi ? Ce serait vouloir me ressouvenir. Quel besoin ? Et puis il me suffirait alors de griffonner des notes. Non, je n'écris que par jeu et, parce qu'il n'y a pas de jeu sans règles, je veux m'astreindre à composer un discours.

Quand il nous reste peu de temps à vivre, nous ne songeons qu'à le dilapider. Socrate a fini par écrire des vers.

Mais le style mène à l'idée du lecteur :

Écrivant pour moi seul, je ne peux mettre de l'ordre dans mes idées, car, à mes yeux, elles se valent toutes. Tel n'est plus le cas dès que je m'adresse à quelqu'un en particulier.

Qu'en même temps que mon testament prend forme, se dessine donc en mon esprit mon légataire universel ! Il est né, il grandira, il deviendra un jeune homme.

C'est au bout de vingt ans que, pour on ne sait quel patient amateur, une nuit privilégiée et jusqu'à l'aube, confidence tardive, le cactus fleurit...

Quel autre lecteur pourrais-je maintenant espérer ? Hélas ! Je n'ai jamais été lu : ni par ma femme, parce qu'elle écrivait elle-même, ni par ma fille illettrée ! C'est pourquoi je n'ai fait qu'entasser des notes.

Et celles-ci ne m'ont servi de rien. Elles m'ont nui plutôt comme tout ce que l'on met de côté. Tous les greniers sont encombrés; on n'y monte jamais.

Cette absence de lecteur m'a toujours embarrassé comme écrivain. À qui m'adresserai-je ? Quel ton prendre ? Que dire d'abord ? Rien ne doit tant faciliter la tâche que de se faire une clientèle. D'où l'avantage de publier tôt.

Obscur, l'écrivain l'est d'abord à lui-même et il ne se connaît jamais si bien que lorsqu'il est célèbre. La gloire est une lumière qui l'éclaire sur son mérite propre.

Mon dernier écrit n'aura rien du sauve-qui-peut que sont les mémoires des grands écrivains qui y mettent ce qu'ils n'ont pu faire entrer dans leurs autres œuvres, pour

revivre tout entier. Je n'écris plus que pour oublier de vivre péniblement : que toutes nos joies sont bien appelées des distractions ! Elles sont toutes plus douces que la vie hors de laquelle elles nous tiennent quelque temps.

IV. QUELQUES FIGURES

Alors que, des premières années de ma vie, j'ai oublié presque tout, jusqu'à l'image de mon père, combien vif est encore le souvenir que je garde de notre femme de ménage ! Elle s'appelait Rose.

Je la revois glissant, toute guenille, sur la boiserie. Et postée devant le miroir de la cuisine, car elle aimait à retoucher son apparence : elle essuie d'un doigt son œil cave et l'autre œil, écarquillé, semble regarder avec effroi sa face crottue; puis sa main, plantée dans sa tignasse incolore, s'agite en vain comme pour s'en dépêtrer.

Ma mère la taxait de cleptomanie; mais, si elle se gaussait de lui voir au cou des colliers en toc probablement subtilisés quelque part ailleurs, elle la moralisait de belle façon quand elle découvrait dans le vaste cabas de Rose des fruits prélevés sur notre cor-

beille. Comme d'habitude, le soir, cette pauvre femme agrippait son salaire d'un geste prompt, subreptice et criminel encore.

Chaque été, je passais quelques jours chez mon oncle cultivateur. À lui, croyais-je, appartenait toute la terre, cet ample tapis offert à mes ébats, où je pouvais courir en droite ligne jusqu'à plus souffle.

D'ailleurs, mon oncle, beau comme le bon Dieu, était digne d'être le seigneur du paradis terrestre. Il avait une chevelure blanche, des yeux bleus, des joues rouges, une moustache et des dents également jaunes; sa figure ne comportait que les couleurs primaires. J'aurais adoré ce beau vieillard rustique si la présence des enfants ne lui avait été insupportable au point qu'il giflait ceux qui s'approchaient de lui quand il causait avec des adultes ou quand il fumait seul dans sa chaise à bascule.

Mon adoration se rabattit sur sa femme débonnaire et laide. Ma vieille tante respirait la plus cordiale hospitalité. Elle aimait beaucoup les enfants et riait toujours. Sa grosse face ondulait autour d'un pif masculin, il n'y avait rien de plus drôle à voir; et cependant je ne me moquai jamais d'elle parce

que sa bonté me faisait oublier sa physionomie.

Plus tard, je séjournai pour une obole chez le mari d'une de leurs filles. Ce dernier racontait volontiers celle de ses bonnes actions où il avait obtenu à force de protestations, dont il n'épargnait point à son interlocuteur la série blasphématoire, que le curé ouvrît la porte de l'église pour le cercueil d'un pauvre. Plusieurs fois interrompant son récit, il remontait jusqu'à mi-corps son pantalon trop grand.

J'habitai aussi avec mes parents, non loin du village, une petite maison appartenant à un étranger. De ce moment date le souvenir épique d'un ivrogne rougeaud et bredouilleur, surgi du fossé, qui flageole sur le chemin, que les femmes, prévenues de son passage, observent craintivement de loin, et que de hardis gars attirent à la fin par des injures dans une grange délabrée où il s'endort comme un juste pour l'éternité, de même qu'aux pires catastrophes succèdent des milliers de beaux soirs.

À sept ans je fis mon entrée à un jardin d'enfants. Là, pendant trois ans, ma place serait comprise entre un siège dur, un dos-

sier rigide et un pupitre, dont le bord du couvercle me barrerait l'estomac quand je me pencherais pour écrire.

V. UNE TAPE

Presque tout de suite je fus considéré comme un mauvais écolier : orgueilleux, distrait ou tapageur; trop ou trop peu dans la classe. Incapable de rendre Claude meilleur, on le rendit malheureux.

Le matin même de mon entrée au jardin d'enfants, sans la moindre provocation de ma part, je reçus une tape magistrale, qui effaça presque toutes mes autres impressions.

La classe me semble grande. Je me suis assis au fond.

La maîtresse parle toute seule. Elle ne s'adresse à personne en particulier, mais à toute la classe ou mieux à l'être de raison pour lequel on a tracé le programme. Mes compagnons gardent le silence tant bien que mal.

Cependant je bouge sans cesse; je bous; c'est une vraie torture. (L'écolier a besoin

d'exercice ? Il en est friand ? Tant pis ! Défense de quitter son banc. Ce que l'on ne pardonne pas, c'est d'avoir un corps.)

Je ne comprends rien. Mon voisin parle.

Soudain la maîtresse :

— Perrin, venez ici. Montez sur l'estrade. Approchez.

J'obéis. Elle me gifle.

— Maintenant parle donc plus fort.

Hébété, je parle tout haut.

— Plus fort !

Je crie éperdument. J'ai l'air de crâner. Je suis une épave. Mes compagnons éclatent de rire. Exaspérée, la maîtresse se lève et me gifle de plus belle.

Alors la fin de la classe sonne.

« Pourquoi me frapper encore ? »

— La cloche !... Arrêtez !...

Comment cela finit-il ? Je ne m'en souviens plus. Dans ma mémoire, la maîtresse me frappe toujours.

VI. L'HORLOGE

Ce malentendu n'était rien au prix de la torture du banc. Il n'y a pas de pires peines que celles-là qui durent. À la vue de cette friture d'enfants recroquevillés dans leurs petites cages et qui grouillent, comment a-t-on pu ne jamais éprouver un sentiment de pitié ?

Néanmoins, si les gifles que j'avais reçues le matin n'étaient qu'un malheur passager, elles suffirent à m'inspirer la résolution de ne retourner point à l'école.

Qu'est-ce qu'un enfant peut vouloir ?

Le midi, à table, je fis part à mes parents de mon ferme propos.

— Mais pourquoi ?

— Est-ce que la maîtresse n'est pas bonne ?

— Tu n'aimes pas tes compagnons ?

— As-tu été puni déjà ?

— On te reconduira de force s'il le faut.

Comme de fait, mon père dut me traîner

par la main jusqu'à l'école. Je pleurais, criais, mordais; mais rien n'y fit : je fus présent en classe, cette après-midi-là. De devoir, à partir de ce moment, je ne connus que celui d'aller à l'école. M'instruire ? Peuh !

Il me semble que, pendant les trois années qui suivirent, il ne se passa rien. Je ne faisais à peu près rien.

L'écolier ne doit parler (que s'il parle, il répète; c'est encore la maîtresse qui parle), ni se lever, ni regarder son prochain. Mais il peut bien ne rien faire. Faute de le discipliner par le travail, on sacrifie son travail à une discipline tout extérieure.

Cette aberration vient d'une fausse idée de la volonté. Vouloir, appris-je d'abord, c'était s'abstenir surtout, et plutôt ne pas vouloir que vouloir quelque chose, l'acte suprême étant sans doute s'anéantir ?

Les autres lisent, écrivent. La maîtresse parle. Pour eux il n'existe rien de tel que le temps. Mon seul compagnon, c'est l'horloge. J'ai dit que je ne faisais rien; c'est inexact. En fait, j'attends qu'on sorte, et, pour tromper mon attente, je compte : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Je suis moi-même une horloge.

Pourtant, quand je quittai l'école, j'avais appris à lire. De plus, je savais par cœur une petite géographie, le catéchisme à l'usage de la province de Québec, et l'Histoire sainte et l'histoire du Canada, que je confondis un peu plus longtemps que de raison. Nous commençons par apprendre sans comprendre et à prier avec les mots des autres.

Que m'en reste-t-il ? Des inepties comme, *Notre climat est tempéré, le Canada est un pays jeune,* et surtout, *pays libre au sein d'un empire,* une de ces expressions floues comme la langue anglaise qui risquent de faire perdre aux enfants tout esprit critique, tout besoin de logique et de rigueur, le génie français même.

Privé, dès le début, de l'estime de la maîtresse, je gardai longtemps le dernier rang de ma classe, car il faut un premier et un dernier, il faut cultiver la vanité de l'un et développer chez l'autre un complexe d'infériorité. Le sentiment inné de ma supériorité sortit vainqueur de cette épreuve. Contre lui, d'ailleurs, n'a rien pu la vie elle-même et, à l'exemple de Néron mourant, je dirai : quel artiste le monde va perdre !

VII. MON AMBITION

De mon enfance, je ne dirai guère davantage. Je sais bien qu'on ne change pas. Que l'on parle de sa jeunesse ou de son âge mûr, au fond on travaille au même portrait.

On grandit avec ses défauts et ses qualités. L'ombre croît en même temps que l'arbre.

C'est l'erreur des éducateurs de vouloir nous changer. Tout au plus pourraient-ils favoriser de chacun le plein épanouissement. Ils plantent tout ensemble des pommiers, des poiriers, des pins, et ils en attendent les mêmes fruits, voire, une seule fructification.

Toujours, il me semble, eus-je l'intuition de mon être définitif, créé avant que de vivre, et dont l'enfant que délicieusement je me sens demeurer goûte au fond de soi-même l'incomparable saveur.

Ces choses se trouvent en germe dans une des maximes posthumes de LaRochefoucauld, pleines de sagesse et de style, et que l'on goûte plus que l'on n'en fait usage.

Pouvoir dire : Voici le fruit de mon expérience, je vous l'offre comme une chose délectable et inutile, (car qu'est-ce que cette expérience que l'on ne peut refaire ?), fruit que l'on mangera par gourmandise ! Hélas ! Ce que je laisse ne constitue pas un texte.

J'ai accumulé des notes, des exercices, des projets, des ébauches, différant d'année en année d'y apporter la dernière main. Mais travailler n'est pas commencer ni recommencer toujours; c'est achever. Je suis demeuré un auteur sans œuvres.

Pourtant, depuis l'âge de neuf ans, j'ai vécu d'une façon intense de mon idée (c'est l'avantage d'en avoir une) : être un écrivain et, partant, croyais-je, un homme utile à tous; exprimer, au besoin, inventer, les sentiments obscurs et les pensées nouvelles des Canadiens.

Mais la paix intérieure est faite de beaucoup d'oublis et d'ignorance. Il est bon de vivre selon sa conscience, pensent les bonnes gens, pourvu que l'on ne cherche pas trop

à l'expliquer. Ne se trouble-t-elle pas comme l'eau d'une mare quand on l'agite ?

La plupart n'ont d'autre témoin gênant que le Voisin : ce qui est mal vu de lui, voilà le mal. Rien n'est tant redouté que de faire parler de soi.

Ceux qui désiraient pour mon bien me détourner de la carrière des lettres ne me dirent rien de tout cela. Ils ne croyaient pas cependant qu'on pût vivre honnêtement de sa plume. Voyez H . . ., F . . ., G . . . lui-même; me répétaient-ils; ils ne se vendent pas, ils ne servent à rien.

Ils ne pouvaient pas non plus me servir d'exemple, car ils écrivaient mal. Point ne me doutais-je alors que leur ferveur s'usât toute à réagir contre l'action dissolvante de leur milieu, dont l'exemple général de paresse intellectuelle et de relâchement constamment sous leurs yeux démontrait son impréparation à recevoir le fruit de leur travail. Du génie, à tout le moins, ceux-là ont eu la longue patience.

Ici, comme partout ailleurs, un bon livre, j'en étais sûr, rapporterait.

Que notre petit peuple fût encore trop jeune pour songer à des choses non essen-

tielles, je le concédais. Mais il me semblait que l'écrivain, producteur de richesses spirituelles, fût nécessaire. Telle était ma naïveté.

En fin de compte, être écrivain, ce fut pour moi refuser de prendre un état, et me soustraire à toute déformation professionnelle. Le cours secondaire a été celui de ma vie entière : une étude prolongée et désintéressée de tout ce qui est humain. À mon tour, par contre, je ne servirai à rien ni à personne, sinon, peut-être, d'exemple.

Pas plus que de mon enfance je ne parlerai de l'éducation. Sur ses problèmes, on trouvera, parmi mes papiers, de nombreuses notes. Au lieu de les résoudre, on les soumet à des spécialistes, qui les rendent inextricables, ce qui, du moins, s'explique facilement : ils en vivent. Peut-être me saura-t-on gré d'avoir osé parler là-dessus en profane, et j'allais dire : en victime ?

L'éducation, comme la métaphysique, d'ailleurs, est le sport exclusif de certaines gens, d'autant plus intolérantes qu'elles sont nombreuses. Celui qui s'en mêle ne peut que les contredire s'il n'est théologien ni politicien. Par le fait même il encourt bien follement leur persécution. Cela n'est pas pour

leur déplaire, car elles sont toujours en quête de nouvelles proies. Leur domaine est un domaine de chasse.

Je n'ai pas voulu, ma vie durant, exciter contre moi la meute, ni la nourrir de mes erreurs. Ma raison d'être n'était pas que je fusse mangé par elle. Je veux parler de moi incontinent.

Avant de commencer, je me propose d'omettre une autre chose. Moi-même je pourrais bien avoir mon chapitre d'ignominies. Mais j'ai pris peu de plaisir à les accomplir et, certes, à les décrire, j'en éprouverais encore moins. Ce serait être plutôt cynique que sincère. La sincérité consiste à suivre son goût et non pas à dire tout.

Tout ce que l'on a pensé, tout ce que l'on a fait, tout ce que l'on a souffert, n'est pas soi. Reste impersonnel en chacun tout ce qui lui répugne. Si donc je ne dis pas tout, c'est que je tiens compte de ma pudeur, qui est un trait de mon caractère.

D'ailleurs, celui qui dit tout ne sait pas quoi dire...

On sonne.

— Paule, je ne veux recevoir personne.

— C'est monsieur le curé.

— Je suis en règle.

— Dois-je lui dire de revenir ?

— Non, ce n'est pas possible. Fais-le entrer.

VIII. L'ENTREVUE

La chambre qui s'offre à la vue du curé est grande et presque vide : au fond, un lit étroit, une chaise; près de la fenêtre, un fauteuil et une table encombrée de papiers.

— Bonjour, monsieur Perrin.

— Bonjour.

C'est le fauteuil qui lui répond. Le dos tourné à la porte, je regarde par la fenêtre.

— Vous vous demandez peut-être la raison de ma visite ?

— Non.

— Je vois que vous étiez en train d'écrire.

— Mon testament, monsieur le curé.

— Je ne vous dérange pas trop, j'espère ?

Il vient planter devant moi, à la place de l'orme, sa longue silhouette.

— J'ai appris que vous étiez malade. Alors...

Son hésitation m'en dit long.

— Alors vous venez m'apporter les secours de la religion ?

— C'est cela.

De pitié ou d'aise, le curé soupire.

— Ils ne me guériront pas.

— Mourir ne demande pas moins de soins que vivre.

— Je me suis laissé vivre...

Je ferme les yeux et soupire à mon tour. Le curé m'observe. Ce n'est pas un villageois, celui-là, doit-il se dire : tendre et pas d'os; une tête petite, un visage d'enfant, n'étaient, sur le front, profondes et courtes, deux rides, deux bons coups de griffe.

Mais je ne rouvre pas mes yeux et le curé, interprétant mal mon attitude, juge à propos d'en venir tout de suite au fait :

— Il y a longtemps que vous vous êtes confessé ?

— Trente ans environ.

Il lève les bras au ciel : « Vous ne pratiquez donc plus ? »

— Je ne pèche plus.

— Il n'est pas bon de négliger tellement les grâces du sacrement de pénitence.

— Loin de me libérer de mes remords, il me troublait davantage.

— Vous avez dû être mal dirigé.

— Mal formé, plutôt. Dès que j'eus sept ans, on me défendit l'usage de ma raison. On me défendit de me tromper.

— Comment ça ?

— On considérait la raison comme une source d'erreurs. On la remplaçait par des commandements. Il ne s'agissait plus d'observer, mais d'obéir.

Le curé s'appuie sur le chambranle, croise ses bras.

Et moi d'ajouter : « C'est une longue histoire d'enseignement inadapté à l'enfant. On s'adressait non point à celui qu'il était, mais à celui qu'il devait être, et qu'il ne serait peut-être pas. Tous les jours, à ce qu'il me semblait, mon devoir d'état entrait en conflit avec celui de mon être... »

— Aujourd'hui, interrompt le curé, les méthodes ne sont plus ce qu'elles étaient.

— N'enseigne-t-on pas encore que faire volontiers une chose est suivre son penchant et partant manquer de volonté, vouloir étant obéir plutôt que d'agir à son gré ? Tout ce que je voulais, selon mes maîtres, je ne le voulais pas vraiment : on ne veut pas le

mal; on succombe à la tentation. Heureusement il y avait le diable !

— Vous blaspémez !

— Le diable était l'excuse de ma mauvaise conscience. Grâce à lui, je ne me sentais plus que faible, de guerre las, vaincu....

— Vaincu surtout.

— J'ai usé mes forces à me contrarier.

— Ainsi vous avez pu amasser beaucoup de mérites.

— Je n'ai pas eu cette avarice.

— Cette avarice ? Quelle avarice y voyez-vous ?

— Pour renoncer à toutes choses, on croit amasser beaucoup. Mais, premièrement, il faudrait renoncer à la passion d'amasser. Le Christ, en chassant les vendeurs du temple, en a voulu chasser à la fois toutes les sortes de trafics, et le plus subtil de tous, qui consiste à troquer le bonheur terrestre contre le bonheur céleste.

— C'est la première fois que j'entends ce commentaire.

Mais je poursuis : « Je n'ai rien amassé. J'ai été malheureux seulement. Tout ce que je faisais par goût me faisait l'impression de temps perdu. Tant que je faisais comme les

autres, je ne faisais rien bien sinon mon devoir, lequel, une fois accompli, me laissait insatisfait. »

Pourquoi me suis-je fait de la peine ? Je n'en ai jamais fait aux autres qu'involontairement.

Le curé cherche ses mots tandis que je regrette un peu les miens.

— Depuis que vous êtes parmi nous, vous vivez à votre guise, j'espère ?

— Puis-je faire autrement ? La force des choses supplée enfin à ma veulerie. Si du moins, je n'avais douté, raturé sans respect et sans répit ! J'aurais voulu choisir avant que d'écrire comme si l'on pouvait commencer par son anthologie !

— Je ne savais pas que vous étiez un écrivain, dit le curé. Sa voix ne marque ni surprise ni intérêt.

En étais-je un ? Je n'ai rien publié. Tout ce que j'ai écrit me semble de la paille.

— Mais enfin, monsieur Perrin, vous acceptez la morale ?

— Oui, mais peut-être en ai-je eu besoin moins qu'un autre. Je n'en ai pas retiré le même service. Ce n'est pas elle qui a unifié ma vie, mais l'œuvre que j'avais à accomplir.

Comme à cet effet, d'autre part, je m'imposais les plus grands efforts, à mes heures de répit, j'avais besoin de plus de relâchement que n'en permet la morale catholique. Ce n'est point par mollesse que je l'aurais alors voulue plus douce, mais, bien au contraire, parce que je m'exerçais déjà plus durement de mon chef que ses plus stricts observateurs.

Après un silence embarrassé : « Vous êtes plein de sel, monsieur Perrin. Il faut que je me sauve. »

— Restez quelque temps encore. C'est moi qui devrai me sauver...

— Non, reposez-vous maintenant. Je reviendrai.

Alors, comme j'insiste :

— Dans ce cas, oubliez-moi tous vos griefs. Que peuvent-ils bien vous importer désormais ?

Le curé s'assied à côté de moi, en pleine lumière. Dans sa longue soutane noire, il ne me semble encore qu'une silhouette.

— C'est juste. Que peuvent-ils bien m'importer ? Et puis je me trompe peut-être. Tout ce que je sais c'est que je suis veule, scrupuleux, gros de péchés inavouables dont

pas une confession ne réussirait à me débarrasser pleinement.

— Pourquoi pas ?

— D'abord la chose exige un examen de conscience. Or, cette comptabilité me répugne.

— Le regret ne suffit pas...

— Que ne suffit-il de dire, comme l'Enfant prodigue : Mon père, j'ai péché, je ne sais dans quelle mesure, mais je désire votre pardon ?

— En vous aidant d'un questionnaire...

— De toutes façons, j'en passerais, et ce dont je m'accuserais ne serait qu'un voile jeté sur le pire.

— Vous exagérez sans doute.

— Quelque chose me dit que je mentirais encore. Je suis capable de confidences, monsieur le curé, mais pas de confession. Je m'explique volontiers, d'autant plus que c'est le contraire de se juger : c'est s'excuser, se plaindre.

— Accusez-vous par précaution sinon par conviction.

— Dans mon for intérieur, je ne puis que me récuser. Ai-je sur moi juridiction, après tout ?... Se juger, c'est manquer à soi...

— Demandez à Dieu la force nécessaire pour vous humilier.

Le curé se lève. Il cède sa place à Dieu.

IX. L'AUTOBIOGRAPHIE

Je n'ai pas d'expérience utilisable. Je n'ai que des souvenirs. C'est toute cette partie de mon existence qui a été manquée à cause d'empêchements de toutes sortes.

Vieillir, c'est voir tomber une à une les barrières de la famille, de la société, de la religion, mais toujours trop tard.

Ce que l'on a pleinement vécu, avec son cœur et son intelligence, on l'oublie. Quel moyen de s'en souvenir ? Être heureux, c'est s'oublier, c'est être vide... Il n'y a que des paradis perdus.

Au contraire, tout ce dont on se souvient remord cruellement. C'est tout le mal que l'on a fait ou mieux tout ce que l'on a mal fait. Tandis que l'on essaye en vain de réveiller ses joies, ses remords vivent en parasites à ses dépens.

L'homme toujours heureux serait inconscient. Ce serait un innocent.

À ce propos, j'ai remarqué que tant que mon œuvre ne me satisfaisait point, elle m'obsédait; mais qu'une fois parfaite à mes yeux, je n'y repensais plus; j'en étais délivré. Si bien que cet oubli-là me servit de critère : était bon ce que j'oubliais facilement. D'où cet autre principe, que tout ce qui frappe, donc qui se mémorise mieux que le reste, est un défaut.

L'autobiographie ne peut être que triste, honteuse. Elle est intitulée plus proprement confessions que mémoires. C'est presque toujours l'aveu pénible ou non de ses anomalies, par exemple, le coup de pied au cul de Jacques-Jacques, les fiascos de Beyle, les mauvaises habitudes de Gide.

Là où l'autobiographie devient gaie, sereine, je sais qu'il s'agit non plus de l'histoire, mais d'un poème comblant un oubli : « S'il m'est arrivé d'employer quelque ornement, dit Rousseau, au début de ses *Confessions*, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par un manque de mémoire. »

L'ornement auquel il fait allusion, c'est le poème, le bonheur d'expression. Voilà

bien en effet tout le bonheur qu'on puisse mettre dans un livre !

Ceci n'est pas une thèse. Pour en soutenir une, il me faudrait consulter tout ce qui s'est écrit là-dessus, à tout le moins, lire plus que mes juges. Je constate tout simplement que je n'ai retenu que le pire. Autant de souvenirs tout vifs, autant de remords.

Qu'un autre soutienne que vivre n'est point apprendre à se connaître, mais à se mépriser et que c'est se faire de soi une idée de plus en plus noire et non de plus en plus juste.

M'est avis, cependant, qu'une autobiographie sérieuse devrait commencer par une théorie de la mémoire. Pour bien réussir dans le genre, il faudrait aussi s'adjoindre des collaborateurs et tenir compte du témoignage de tous les témoins de sa vie. Mais ceci n'est qu'une divagation, un bavardage, le mouvement de ma main; un ouvrage manuel.

Je ne raconterai pas mes joies puisqu'elles sont ineffables. Et les poèmes qui en tiennent lieu, il faut les attendre; je n'en veux plus faire.

Pas que j'attache au temps plus d'impor-

tance que jadis; mais je n'espère plus en avoir assez pour achever rien.

Le meilleur poète compte pour rien le temps et pour tout la mesure qu'il veut en faire. Il se croit immortel. Il jouit déjà de la gloire pour laquelle il consume sa vie. Généreuse illusion qui n'est plus guère possible à un moribond. Les autres meurent un peu avant soi...

La gloire ne m'apparaît plus que comme un qu'en-dira-t-on.

X. CE QUE J'ÉCRIS

Mes malheurs, je compte m'en dépiquer par le récit que j'en ferai. Ils serviront à me distraire de la pensée de la mort, qui est bien de toutes les pensées la plus folle.

Reste à décider du sort de mes idées.

Je n'en ferai pas ici la somme. On les trouvera toutes dans mes cahiers si l'on se donne la peine de les y chercher. Le temps de les lier ensemble, qui est penser, est révolu.

Par ma négligence, j'aurai sauvé du temps!

Après la mort d'un homme, ses idées et les événements de sa vie nous présentent toujours une certaine incohérence: c'est qu'il en était lui-même le seul lien solide.

D'ailleurs, je n'ai que des goûts et des dégoûts, des habitudes et des opinions, toutes choses personnelles, incommunicables. Là rien à défendre, encore moins à imposer aux autres.

Je dirai plus. A chacun de mes cahiers bien remplis, j'avais l'impression de m'être débarrassé de toutes les influences étrangères, de toutes mes lectures, de toutes les idées que je partageais avec d'autres; il me semblait enfin qu'il me restât à écrire ce que moi seul je pouvais dire. Mais, sur le point de la mort, je ne trouve que des banalités que j'aurais pu exprimer dès mon enfance, savoir, que l'histoire de chacun est une histoire d'amour; que nous sommes tous de petits enfants; qu'aimer c'est avoir un sens...

XI. LE PORTRAIT

O mon lecteur, je veux te laisser de moi un portrait.

Je ne te raconterai pas ma vie entière. Elle est l'œuvre des autres bien plus que la mienne. C'est un tissu de sottises que je n'ai pas toutes commises.

D'ailleurs, pour écrire une autobiographie complète, il faudrait y travailler sa vie durant, ce qui serait ne plus vivre et, par conséquent, n'avoir rien à dire.

En vain les auteurs de journaux intimes ont tenté de ne rien perdre. Les meilleurs d'entre eux n'ont réussi qu'à parler trop. Leurs œuvres sont tellement longues qu'elles en sont moins précieuses que le temps qu'il faut mettre à les parcourir.

Une œuvre littéraire doit être concise. Les mots inutiles sont des moments perdus. L'obscurité elle-même n'est un défaut que parce qu'elle est une longueur.

L'on doit donc se borner à l'essentiel, c'est-

à-dire, à soi-même. L'essentiel ici tient dans chaque instant d'une longue vie. Il pourrait aussi tenir en une phrase.

Si l'on en écrit généralement plusieurs, c'est par crainte de manquer la seule bonne.

Et moi, c'est beaucoup plus que moi, ou ce n'est rien. Si je croyais que je ne suis que Claude Perrin, je ne prendrais pas la peine de m'écrire. Je serais alors une somme d'instants et mon livre lui-même une somme; pas un être, mais tous les temps du verbe être multipliés !

J'ai été veule. J'ai souffert. J'ai été patient. Ce qui m'appartenait en propre, le plus souvent, c'était ma réaction, c'est-à-dire, encore l'action des autres sur moi. Rien presque de ce que j'ai fait n'est venu de mon chef. D'initiative, je n'ai eu que l'inspiration. Encore n'ai-je mené à bonne fin aucune de mes œuvres. Le plus petit obstacle m'a arrêté; j'ai succombé à la moindre tentation.

Voilà mon histoire. Quelle importance ? Je ne suis point là.

La meilleure idée que l'on puisse se faire d'une personne ne vaut pas l'idéal qu'elle cherche à réaliser et qui, seul, à mon avis, la

résume bien. Loin d'être un vague but en dehors de soi, il en est comme la projection dans l'avenir.

Un peu dans le même ordre d'idées, on dit bien que celui qui représente le mieux ses compatriotes n'est pas l'homme de la rue, mais le grand homme: l'écrivain, le héros, le saint. Le Français typique, — par excellence, devrais-je plutôt dire —, n'est point le Français moyen, individualiste et bedonnant, mais Bayard, mais Saint Vincent, mais Racine. Chacun d'eux a fourni une épithète à la description du Français et c'est leurs images qu'évoque en nous le nom de leur pays. Ils sont les portraits de la France.

De même, encore, on dit bien que c'est dans Plutarque que l'on apprend à connaître les Romains et les Grecs et non pas chez Fustel de Coulanges ou Bury. Parlant de ses héros plutôt que du peuple, Plutarque a négligé les faits pour s'attacher aux sentiments profonds de tous les Grecs et de tous les Romains; sentiments que les grands hommes incarnaient à leurs yeux ou que peut-être ils leur inspiraient.

Qu'ai-je été ? Que suis-je ?
Pas de verbe plus creux que le verbe être.

Il n'y a qu'une façon d'être, — n'être plus ! Et encore. La mort ne résoud rien. Pure solution de continuité.

La vraie fin de l'homme, ce n'est pas la mort, c'est sa perfection. Celle-ci peut être atteinte ici-bas. Le plus souvent, elle se projette au delà de l'existence.

A bien des hommes il a manqué quelques années pour s'accomplir. Si l'on veut les connaître à fond, besoin est d'imaginer achevées leurs œuvres, sublimes leurs vertus, réalisé leur idéal. Pour tracer le cercle, on prolonge la courbe.

Au contraire, ne tenir compte que de ce qu'ils ont fait et dû, par conséquent, abandonner, c'est ordinairement les dénigrer.

D'un être cher à soi, on n'a, d'ailleurs, jamais fini d'approfondir la connaissance. Cette recherche passionnée, cette étude, science et goût tout à la fois, est l'essence de l'amitié.

Connu, jugé, je ne suis plus qu'une connaissance.

Si l'on me juge de mon vivant, on me diminue, on m'extermine presque. C'est aussi que l'on se désintéresse de moi. Tout jugement est une épitaphe.

DEUXIÈME PARTIE

★

PORTRAIT

I. L'ENNUI

J'ai été bien trop longtemps au collège. Des premières années, deux choses sont dignes de mention: les maladies et les amourettes. Les filles nuisirent beaucoup à mes études.

Pour favoriser celles-ci, je n'irais pas comme certains spécialistes, jusqu'à préconiser la perversion sexuelle; c'est immoral. Mais il est également immoral de ne point inspirer le goût de s'instruire à des garçons enfermés dans une maison.

Est-il donc si difficile de les intéresser aux choses qui sont après tout les plus attrayantes du monde ?

Quant à mes maladies, qui n'étaient pas toutes réelles, si l'enseignement ne s'était point amélioré depuis, je les souhaiterais à tous les jeunes: grâce à elles, je m'absentai fréquemment et par là échappai à la forma-

tion du collège, laquelle était en théorie une conformation à un idéal hérité du siècle dernier et par conséquent une déformation.

En réalité, le cours d'études classiques, tel qu'on semblait l'entendre, c'était à mon grand regret moins une question de formation qu'une affaire. On ne s'employait chaudement qu'au sport et aux pratiques religieuses. Ces dernières déterminaient des vocations; le sport attirait des élèves; en somme, deux moyens de recrutement.

Je parle là d'un temps où les parents, n'allant pas encore à l'école, songeaient à l'éducation moins qu'à leur tranquillité. Ils confiaient donc leurs enfants aux bons Pères, qui se les renvoyaient l'un à l'autre, et de classe en classe: cours qui durait huit ou dix ans.

Un long ennui, voilà, de toute cette période de ma vie, le seul de mes souvenirs qui soit encore tout vif.

Cet ennui avait plusieurs causes, surtout des cours endormants. Il fallait avancer au pas des cancres. Tant que ceux-ci ne comprenaient pas tous une explication, le maître répétait. Parfois il recommençait cinq ou six fois de suite. En attendant, les bons esprits

languissaient, pensaient à d'autres choses; les meilleurs d'entre eux rêvaient. Ils s'assoupissaient.

Souvent ils manquaient à écouter l'explication suivante qui avait trop tardé à venir. D'autres fois encore, ayant été attentifs jusqu'au bout, ils ne comprenaient plus à la cinquième explication la leçon qu'ils avaient très bien comprise dès la première. Mais toujours ils finissaient par s'imaginer que la leçon fût plus difficile qu'elle ne le leur avait paru d'abord.

Contre-éducation, eût dit Gœthe, pour qui l'éducation n'était autre chose que l'art d'enseigner comment l'on triomphe de difficultés imaginaires ou, en tout cas, facilement surmontables.

La bonne méthode, à mon avis, est de ne pas s'arrêter. Le cours souffre d'une excessive insistance. Les élèves perdent le fils du discours à le trop rompre.

D'ailleurs, une faute commune aux professeurs, c'était de répéter leur explication dans les mêmes termes au lieu de la renouveler, ce qu'ils auraient fait, eussent-ils bien écouté la question de l'élève; mais, la plupart du temps, ils ne répondaient qu'aux ob-

jections consignées dans le manuel du maître: ils faisaient comme si l'élève n'avait pas bien entendu l'explication alors qu'il l'avait très bien entendue, mais ne l'avait pas comprise. A force de l'entendre répéter, toutefois, il finissait par l'apprendre par cœur.

Toute la pédagogie d'alors n'était qu'une mnémonique.

II. MES MAÎTRES

Je ne voyais pas bien ce que mes maîtres auraient pu faire dans le monde. A quelques exceptions près, ils étaient sots, laids, tristes. Sans doute étaient-ce là des titres à l'enseignement.

On leur demandait de nous apprendre à lire, à écrire, à penser par nous-mêmes, toutes choses dont la plupart d'entre eux, faute de préparation, faute de loisir, étaient incapables.

Mais, s'ils avaient pensé, ils n'auraient pu souffrir d'en être empêchés par les élèves; et, plutôt que de leur apprendre à lire, ils auraient fait des livres.

À défaut de science, ils se fiaient à leur conscience. L'intention droite leur tenait lieu de jugement éclairé. (Pour combien d'autres encore est-ce agir sans réflexion que d'obéir à leur conscience !) Il leur suffisait

de se sentir de bonne foi pour se justifier leurs décisions mal fondées. Non seulement ils nous induisaient en erreur, mais encore ils se trompaient eux-mêmes.

Qu'on ne croie pas que j'exagère à plaisir. J'ai médit de mes maîtres, bien moins, cependant, que chacun d'eux ne faisait sur le compte de ses collègues. Entre autres médisances, qui étaient, il va sans dire, autant de plaisanteries, chacun se plaignait d'être entouré d'hypocrites, en quoi tous avaient peut-être raison, car il est difficile de vivre en compagnie sans jouer un rôle; ce qui peut donc ne pas être pris en mauvaise part.

Au demeurant, les meilleurs hommes du monde, et cela, pour dire comme l'autre, ne leur enlevait rien. Ils étaient désintéressés et purs: qualités que je ne sus apprécier à leur juste valeur que bien plus tard dans le monde où elles ne se rencontrent pas.

Si, malgré ces précautions oratoires, l'un d'eux me lit et s'offusque, il me pardonnera beaucoup en se rappelant que *sous peine d'être ennuyeux, l'ignorant est forcé d'être médisant,* que *ceux qui médisent toujours nuisent rarement; ils méditent plus de mal*

qu'ils n'en peuvent faire, et enfin qu'*il y a moins d'indifférence à médire qu'à oublier...*

Tout a été dit, il ne reste plus qu'à médire.

III. UNE PAROLE TERRIBLE

La discipline était la grande préoccupation. Comme on ne captivait point l'attention, on tâchait, en revanche, d'enchaîner les corps. C'est plus facile.

Le silence était de rigueur. Un seul geste permis: lever la main pour poser une question ou pour être autorisé à aller au cabinet.

Souvent l'esprit s'endormait, le corps se mutinait. Pour les punir, il y avait moult châtiments à la disposition du maître. Celui-ci n'en imaginait pas de pires qu'une version grecque ou latine, tellement ce qu'il enseignait l'ennuyait au fond.

Conséquence fâcheuse, l'élève puni faisait son pensum avec un profond ennui dont il rapportait la cause à son Virgile ou à son Sophocle, prenant pour un dégoût des langues mortes le sentiment de réprobation qui pesait sur lui.

Dans les basses classes, où les enfants sont frêles, on en venait aux gourmades et aux coups. C'est alors surtout qu'on essaye de briser le caractère. Mais rompre n'est pas redresser; tout au plus est-ce dressage.

Les sévices qu'on exerçait sur nous ne nous corrigeaient pas. Tant s'en faut qu'au contraire, ces sévices nous abâtardissaient. Ils affaiblissaient en nous le sentiment de notre dignité d'êtres humains.

On ne nous traitait pas comme des hommes; nous nous en sentions moins hommes et, partant, moins moraux, car il n'y a pas de morale sans liberté.

Ainsi l'on obtenait de nous une forme inférieure du respect, la peur. C'est tout le respect qu'on peut inspirer à la bête. Nos maîtres disaient: « La peur est le commencement de la sagesse. » Parole terrible.

Tant que mon père m'avait contraint à aller à l'école, je n'avais songé qu'à m'en absenter. Devenue veuve, ma mère, sensible et répugnant à la violence, trouva une meilleure méthode : « Fais ce que tu veux, » me dit-elle. Du coup je tombai sous la coupe de ma conscience, formée par mon éducation première et par mon instruction religieuse

primaire. Je serais devenu diligent, ma raison n'eût-elle bientôt renâclé à son tour à l'esprit régnant et aux méthodes en usage. Je m'arrangeai pour faire mes classes.

IV. LE COURS D'ÉTUDES

Que valait le cours ? Il y a plus d'une façon de le juger. On peut critiquer le programme, les professeurs ou les élèves, surtout les anciens, comme on juge un arbre à ses fruits.

Cette dernière méthode me semble la meilleure. Peu importe le programme. Le principal, c'est d'avoir en main un Homère, un Virgile et une géométrie. On ne peut que profiter si on apprend à les lire.

Mais, si le programme est la chose la moins importante, elle n'est, certes, pas la moins litigieuse. Jadis toutes les critiques roulaient là-dessus. Des autodidactes et des cancres, entre autres, dressaient des programmes aussi ridiculement chargés que celui des lycées de France.

D'autres, de même acabit, réclamaient l'abandon des langues mortes en faveur des lan-

gues modernes comme s'il ne dépendait pas de celui qui les enseigne que les unes ou les autres soient bien vivantes ou que toutes soient lettres mortes.

Qu'il me suffise d'exprimer ici un regret. Je n'ai rien lu de péremptoire ou contre les tenants ou contre les adversaires de la formation par l'étude exclusive et la traduction des langues modernes. Généralement on perd de vue que la langue n'est après tout qu'un moyen et que le meilleur ne vaut rien si l'on en fait un mauvais usage.

Incapables de goûter les finesses de leur propre langue, mes maîtres étaient-ils vraiment capables de goûter celles du grec et du latin ? Ils admiraient tous les passages que donnaient pour admirables les notes de leurs éditions classiques, un peu comme les Américains mettent à lire leurs magazines le temps prescrit par l'éditeur.

Les Pères blâmaient les impertinents, mais ne laissaient pas de s'inspirer d'eux. Chaque année, ils ajoutaient quelque chose au programme sans retrancher rien. Ils étouffaient l'esprit des enfants sous un amas de connaissances. Mieux eût valu faire appel à des professeurs intelligents, et qui eussent lu.

Les critiques n'en demandaient pas tant. Ce qu'ils désiraient, c'étaient des spécialistes. Finalement ils obtinrent gain de cause. Avant la fin de mon cours, on voulut en effet donner aux élèves une formation générale par l'enseignement de spécialistes dont la compétence et les différents objets cachaient mal leur commune incuriosité pour tout ce qui ne se rapportait point à leurs domaines respectifs.

En les imitant tous à la fois, l'élève pouvait-il devenir ce que n'était aucun d'eux, savoir, un homme complet, un humaniste ? Mais d'abord pouvait-il les imiter tous ? Un spécialiste forme des spécialistes et plusieurs spécialistes déforment l'élève confié à leurs soins. L'homme complet seul est le modèle.

Il faut observer que les spécialistes qu'en dernier j'eus comme professeurs ne s'étaient point adonnés à la pédagogie. Mais l'eussent-ils fait que je n'aurais sans doute gardé d'eux un meilleur souvenir.

Pourtant, en 1922, environ, je vis naître le véritable enseignement des humanités dans ma ville natale. Jusque-là, le cours secondaire avait été une course d'obstacles aboutissant à l'université, (on devrait consi-

dérer l'année entière comme un examen et il ne devrait pas y en avoir d'autre: l'examen, à la fin de chaque semestre, en est encore la seule fin.)

Alors, pour la première fois, de jeunes Pères osèrent nous parler de la poésie, de la musique, de la peinture et de la danse. Ils avaient redécouvert ce qui fait que l'homme est plus homme. Ils s'intéressaient davantage à l'œuvre qu'à son auteur, qu'à des dates. Bossuet n'était plus à leurs yeux l'auteur des trois points, il était d'abord un poète; de même Racine, et sa psychologie, si tant est qu'elle ait existé avant le vilain mot allemand, nous l'étudiâmes ensemble bien après l'art suprême de ses vers.

Quant à mes condisciples, ils sont devenus des avocats, des médecins, des notaires. Quelle médisance y ajouter ?

V. MES CONDISCIPLES

Malgré tout, les Canadiens français sont bien mieux formés que les élèves des écoles de langue anglaise du Canada et des Etats-Unis, sans grec ni latin, sans scolastique ni morale, sans rhétorique ni versification.

Peut-être que, leur étant naturellement supérieurs, ils ne peuvent qu'ils ne le demeurent jusqu'à la fin de leur cours et que la différence de nos systèmes n'est pour rien dans l'affaire.

En tout cas, si j'étais Américain ou Canadien d'origine anglaise, je serais bien autrement médisant.

D'ailleurs, les anciens de mon collège, on peut les juger d'une façon favorable et par là justifier à la fin notre système.

A ce propos il me vient à l'esprit un entretien que j'eus avec mon recteur bien des

années après la fin de mon cours. Il me rencontra dans un train, me reconnut, m'aborda et bientôt me faisait part du rêve de sa vie, un gymnase; mais, devant ma répugnance mal dissimulée pour un tel sujet, et ne sachant plus que dire, il me parla de mes condisciples:

— Vous vous souvenez de Jacques ? Maintenant il est médecin. Il réussit très bien. Une clientèle des plus nombreuses. Je suis content de lui. Vous fumez, me demanda-t-il, tirant de sa poche deux longs havanes ?

— Non, merci. Quel arome ! Vous ne vous privez de rien.

— Léon, lui, reprit-il, est un homme d'affaires considérable. Et Paul, vous vous souvenez de lui, ce cher Paul nous a tous bien surpris. Il est devenu ministre ! Ça, c'est un succès, par exemple, hein ! Gros traitement et le reste. Qui aurait dit que Paul ferait la nique à tous ses condisciples ? Un autre qui n'a pas trop mal réussi, c'est Charles. Il a hérité d'un million. Ce n'est pas tout. Le veinard a fait un bon mariage.

Le recteur me parla de ce dernier avec moins d'enthousiasme que du ministre; contrairement à l'opinion la plus répandue, les

bons Pères estiment le pouvoir plus que la fortune: le riche doit être ladre; l'homme d'État, généreux.

— Mais, lui dis-je enfin, agacé par sa façon de juger pécuniairement mes compagnons d'étude, ce garçon-là était bien lourd, bien sot. Je me rappelle son nez écrasé et son air suffisant.

— Charles fait tant d'argent qu'il ne sait plus où le mettre !

— Je savais bien qu'il était dépourvu d'imagination.

— Vous n'avez pas changé, vous, mon bon Claude. Pince-sans-rire et peut-être même encore insouciant ?

— Moi, insouciant ? Quelle fausse impression ! Parlez-moi donc de Roch. Celui-ci m'intéresse.

— Roch ?

— Mais oui, Roch Laragne, que vous avez mis à la porte.

— Maintenant je le remets. Oh celui-là !... Il occupe un petit emploi, à ce que l'on m'a dit. Je crois que c'est un journaliste. Il n'a pas réussi, le pauvre Roch !

— Que me dites-vous là ? Mais il était supérieur à nous tous. Chacune de ses pa-

roles valaient plus que tous les sous des autres. Il avait déjà un esprit mûr que nous n'étions encore que des enfants. Peut-être est-il le seul qui ne soit point devenu un médecin, un avocat, un politicien, un homme d'affaires, mais qui soit demeuré un homme ?

Le recteur sourit:

— Pour être intelligent plus tôt que les autres, on n'est pas nécessairement plus intelligent qu'eux.

C'était la première parole intelligente qu'il m'eût dite jusque-là. Mais, si mal appliquée, elle me parut le comble de la sottise.

VI. ROCH LARAGNE

Je ne pensais pas moins que Roch, à vrai dire, mais Roch était plus franc. Sa franchise fut la cause de son expulsion. Voici comment:

On venait de terminer la prière. Déjà Roch murmurait.

— Que dites-vous là-bas ? de demander le professeur.

Le ton était aggressif.

— J'ai dit que c'était absurde.

Roch ne cessait de répéter ce mot. Toutes les contradictions l'insultaient. Il en voyait jusque dans les choses que personne ne regarde plus.

— Et voulez-vous me dire ce que vous trouvez encore absurde ?

— De dire *ainsi soit-il* après le *Credo*.

Le professeur devint inquiet. Roch prenait plaisir à soulever des questions inattendues qui semaient le doute autour de lui

après avoir mis à quia le professeur pris au dépourvu. Peu de temps auparavant, comme celui-ci parlait des attributs de l'Église, savoir: une, catholique, apostolique, romaine, Roch l'avait interrompu d'une de ses saillies pour lesquelles je tremblais qu'on ne le chassât: « On aimerait bien qu'elle fût un peu chrétienne aussi ! » Envoyé avec un mot à la préfecture, il en était revenu, au bout d'une heure, porteur d'un autre mot; l'affaire en était restée là.

Cette fois-ci, le professeur se contenta de faire une remarque:

— C'est pour le moins une affirmation gratuite.

— Dire *amen* après le *Credo,* répartit Roch, c'est ni plus ni moins souhaiter d'être sincère après l'acte de foi.

Voilà qui me rassurait quant à l'issue de cette nouvelle affaire. N'était-ce pas bien logique ? Mais le caractère logique est précisément ce qui parut scandaleux au professeur. Tout ce qui sortait de l'habitude et j'allais dire : de l'hébétude, l'offusquait. Il faut dire que Roch était foncièrement irrespectueux. Même il était profondément immoral, car il méprisait l'opinion générale

dont la conscience est le reflet. Alors que nous croyions tout, Roch pensait par lui-même. Jusque-là, on s'était montré tolérant à son endroit. Allait-on pousser cette tolérance jusqu'à l'enfoncer dans son sens ? Tous les jours j'adjurais Roch, au nom de notre amitié, de penser tant qu'il voulait pourvu qu'il fût poli. Hélas ! Roch était spontané. De plus, à ce moment-là, il passait par une véritable crise de logique, plus rare ici qu'en France, étant plus lourde de conséquences fâcheuses.

Pour revenir à mon histoire, le professeur, horrifié par l'énormité de cette critique du *Credo*, car, en attaquer l'*amen*, c'était pour lui s'en prendre aux dogmes, ne répliqua point à son tour, soit qu'il ne sût que dire d'abord, soit qu'il craignît de troubler les autres en discutant avec un enfant si spirituel et qui ne laissait jamais de se rebéquer. Il chercha un triomphe facile:

— Où sont vos livres ? Je ne les vois pas. Vous ne les avez pas apportés ? Comme à l'accoutumée, alors. Est-ce que vous pourriez me dire aujourd'hui pourquoi vous ne les avez pas apportés ?

— Il pleut. Je ne voulais pas tremper mes livres.

— Et les jours qu'il ne pleut pas, vous avez encore peur de les tremper, je suppose ?

— Quand il fait beau ? Je ne viens pas.

C'était exact.

La classe pouffa de rire. Le professeur lui-même à la fin se dérida. N'empêche que, ce jour-là, la mesure étant comble, Roch dut passer la porte. Je ne l'avais pas revu depuis.

★

Le lendemain, sur le quai de la gare, le recteur s'approcha de moi:

— Hier soir, me dit-il, j'ai parlé un peu cavalièrement de votre ami Laragne, j'ai bien peur. Je le regrette si tel est le cas. Roch était un garçon très spirituel... S'il n'a pas réussi, j'espère, du moins, n'y être pour rien.

— *Mon royaume n'est pas de ce monde,* a dit l'Esprit, lui répondis-je, pour effacer son scrupule. Roch a bien réussi, mais, en effet, vous n'y êtes pour rien. Seulement il n'a pas dû comprendre que, pour un certain genre de succès, il ne suffit pas d'être spirituel dans une société qui n'a d'autre esprit que l'esprit de corps.

— Voilà. Roch a négligé d'apprendre un métier. Or, on ne case que les outils, que ceux qui se sont, pour ainsi dire, classés d'avance. Que voulez-vous, le métier, c'est un levier.

VII. UN SOUPÇON

Il faudrait aussi toucher à la question de l'hygiène, particulièrement à la bonne tenue que j'ai mis longtemps à considérer comme plus importante que tout ce qui s'enseigne d'autre, encore qu'il faille apprendre à se tenir bien, non par de longues séances, ce qui est plutôt retenue, mais, à la façon des Grecs, par l'exercice.

Sur la sexualité, je n'ai dit qu'un mot. Là, ajouterai-je, rien n'est plus néfaste que certaines suggestions, que certaines méprises grossières telles que celle dont je fus, au commencement de mon cours d'études, le malheureux objet.

C'était l'hiver. La grande salle était froide. Malgré la consigne, je m'y promenais de long en large, les deux poings dans mes poches. Tout à coup le surveillant s'approche de moi, qui ressors mes mains aussitôt:

— Que teniez-vous là ? me demande-t-il, l'air furieux.

— Je ne tenais rien.
— Vous mentez !
— Mes poches sont vides.
— Vous me cachez quelque chose.
— Mais fouillez-moi.
— Petit insolent !
— Ne me frappez pas !
— Avouez, sinon !...

J'allai faire part de ma perplexité au préfet, qui, loin de me rassurer, m'apprit que mon dossier était chargé et qu'il étudierait mon cas.

C'est longtemps après que je compris l'odieux soupçon que j'avais fait naître dans l'esprit malsain du surveillant. Maintenant j'en ris, mais quelle ne fut pas alors mon angoisse d'être un petit niais ! Comme quoi il faut toujours donner à l'enfant le bénéfice du doute.

Enfin rien n'était conforme à l'admirable essai de Montaigne sur l'institution des enfants, où tout a été dit une fois pour toutes sur cette question. Mais c'est un chef-d'œuvre qu'on n'avait pas lu plus que les autres classiques. Car ces professeurs qui ne lisaient point les modernes, par mépris, à les en croire, mais, en réalité, par paresse, ne li-

saient pas davantage les anciens. Ils ne lisaient que des morceaux choisis, lesquels donnent une si pauvre idée de la littérature: choix et, partant, bien un peu l'œuvre, d'esprits médiocres.

Il faut être bien médiocre, en effet, pour penser que les auteurs ne se corrigent point. La vérité est qu'ils s'expriment toujours avec concision. Ce qu'ils disent de moins important est encore assez important à leurs yeux pour ne pas être omis.

À mes professeurs sérieux, la critique littéraire paraissait plus sérieuse que la littérature. Sur chaque poète, sur chaque prosateur, la classe savait par cœur les jugements de Boileau, de Laharpe, de Brunetière, de l'abbé Calvet; elle ne savait rien d'autre. L'enseignement livresque, c'est l'enseignement sans les livres.

Il faut que les jeunes lisent les auteurs; ils ne les comprendront pas autrement. Rien ne sert de leur proposer l'Histoire sainte au lieu de la Bible et des classiques défigurés dans des *Morceaux choisis*. La critique doit les leur faire lire mieux; elle ne doit pas être cause qu'ils les lisent moins.

VIII. LES BEAUX LIVRES

Nous lisons trop de critiques. Nous n'avons plus le temps d'ouvrir les beaux livres, dont il est pourtant constamment question dans les autres. Nous semblons oublier qu'il n'y a qu'une bonne façon de juger une œuvre, qui est de la goûter, et que c'est ici une forme de l'ignorance que de croire autrui.

Accordons enfin notre audience aux maîtres, nous rappelant qu'être cultivé, c'est, en chaque ordre, *remonter à la source et boire dans le creux de sa main.*[1] Laissons les auteurs, dont l'on nous a tellement parlé, nous parler à leur tour.

Quelle délectation c'eût été pour nous étant élèves si nos professeurs s'étaient contentés de servir les auteurs ! (Qu'en si bonne compagnie, les heures se seraient écoulées

1. Alain.

doucement !) Pareil effacement aurait exi- gé une grande modestie de leur part, sans compter la longue préparation que requiert une lecture parfaite. Dans ce manque de modestie résidait la principale cause d'ennui régnant en classe.

Contre l'ennui, les beaux livres sont un remède souverain. Mais comment aurions-nous pu nous y intéresser ? Pour cela il nous aurait fallu une bibliothèque plutôt que des manuels et un lecteur à la place d'un professeur bavard. On n'a pas trop du contexte pour saisir l'esprit d'un livre. La composition et les ornements du style ajoutent à la pensée et la pensée pure est une pensée diminuée. Même la forme nuit à l'intelligence du texte si on la mutile.

C'est le contraire que l'on croit, apparemment. Veut-on réfuter un livre, on en réfute un autre, qui est le résumé du premier; veut-on plutôt le faire admirer aux jeunes, on leur en choisit des extraits, ce qui est le détruire d'abord. L'œuvre parfaite présente à l'esprit un ensemble harmonieux. Aucun de ses détails ne s'isole du reste sans perdre de sa valeur. Ainsi les fragments d'une coupe de cristal n'ont pas de résonnance ni d'éclat.

Parfaitement écrite, l'œuvre est aussi peu modifiable que l'orthographe d'usage : c'est un signe fait de mots comme les mots se composent de lettres. Elle appartient à la partie fixe de la langue qui va augmentant, et qui se compose des mots, des locutions, des proverbes et des chefs-d'œuvre.

Le bon écrivain ne se traduit bien ni dans une langue étrangère ni même en d'autres mots de sa propre langue. Il écrit toujours comme en vers.

La citation, bien comprise, est une référence. Loin de dispenser le lecteur de s'enquérir du contexte d'où elle est tirée, elle suppose qu'il le possède.

Trop souvent commence-t-on par faire abstraction du style. Cela ne va point sans négliger des détails que l'auteur a jugés utiles et qui nuancent en fait sa pensée.

Les ornements sont d'abord des précisions de langage. Ils ne recouvrent pas sinon ils chargent. Chaque tournure de phrase, indépendamment des mots, a sa propre signification. La place de chaque mot a été l'objet d'un débat intérieur et à la fin, comme son emploi lui-même, la conséquence d'un parti pris. Or, partie la plus profonde, la

syntaxe ne s'abrège pas. Enfin la composition met tout en œuvre et par elle l'inutile fait tache. On doit voir dans la proportion du livre une échelle de valeurs et l'exercice prolongé d'un jugement portant sur l'ensemble et sur le détail. La clef d'un texte, c'est son contexte et il ne serait point hors de propos de parler ici de clef de voûte.

Quel résumé peut tenir compte de tout cela ?

Autre chose. Dans la littérature française, la forme est complémentaire de l'analyse. Ce qui, à celle-ci, nécessairement échappe, savoir, l'influence des éléments l'un sur l'autre, est sauvegardée par le style, l'*interaction* des mots, donc des choses que l'analyse sépare.

N'imitons pas ces étrangers épais qui, faute de comprendre qu'à l'esprit cartésien s'ajoute le souci de la forme, concluent bien légèrement de la supériorité de leurs littératures sur la nôtre, excessivement intelligente à leur gré.

Sont déjà trop nombreux parmi nous ceux qui négligent la forme, qui traduisent le français, qui est intraduisible, — comme on ne peut rien traduire en français qu'on n'y

mette de la clarté et de la douceur — , et qui diraient volontiers : Le fond, c'est-à-dire, l'idée générale, c'est-à-dire, le titre, c'est-à-dire, somme toute, un mot.

Ceux-là s'attaquent tout de suite au fond et abandonnent à ceux qu'ils croient superficiels les séductions de la forme. Mais peut-on s'attacher plus intimement au fond que par la forme ? Pour s'occuper de cette dernière, on ne comprend que mieux ce qu'on lit. Même je dirais que si on la néglige pour le fond, c'est l'un et l'autre que l'on perd. Serait-ce, d'ailleurs, séparable que les auteurs ne seraient plus que des outres pleines de vent et bien auraient alors raison les primaires de vouloir que toute la littérature tînt dans un manuel.

Que de choses paraissent absurdes, perdues qu'elles sont au milieu de la froide compilation des erreurs philosophiques ! Si on les rencontre ensuite dans un auteur, c'est soi-même qu'on trouve absurde pour les avoir jugées d'après le schéma que l'on s'en était fait présenter. Par exemple, un certain compendium donnait le raisonnable Descartes pour un adversaire du bon sens; or, le *Discours* débute par un éloge du bon sens,

qui est célèbre. La lettre et l'esprit, il ne faut pas les confondre; mais autre chose est cependant les opposer l'un à l'autre.

Malheureuse, cette méthode l'est surtout lorsqu'on l'applique aux classiques, dont l'expression parfaite est le principal et, pour ainsi dire, dont la forme est le fond. Il me souvient que mon professeur de latin, qui goûtait fort peu le nombre et le mouvement du style, avait traduit en phrases courtes, comme haletantes, le grandiloquent Cicéron: il ne restait plus rien.

La ponctuation était alors à la mode. Sans doute la prenait-on pour la vivacité du style. Il se publiait des phrases d'un mot et même des phrases sans mot, où il s'agissait d'interpréter des points nombreux ou des blancs. A force d'entrechoquer ses mots sans raison, on en vint à ne plus pouvoir ordonner et subordonner ses idées: conséquence désastreuse de la syntaxe méprisée par l'esprit et qui affaiblissait l'esprit en revanche.

IX. UNE COMPARAISON

C'est du temps que tout le monde pensait que les écrivains s'efforçaient de mâcher la besogne à leurs lecteurs. Les livres étaient composés. C'étaient des discours en trois points, des comédies en cinq actes, des poèmes en alexandrins: on s'exprimait en vers réguliers ou bien on écrivait de la prose la plus transparente, celle où la pensée fût presque immédiate. La phrase courte était inconnue. Passaient pour trop longues les phrases mal écrites, ne fussent-elles que de trois mots, tandis qu'une phrase d'une page paraissait néanmoins assez courte pourvu qu'elle ne comportât rien d'inutile au sens et à l'harmonie. Parce que l'on pensait alors, on pensait par soi-même. Aussi ne recherchait-on qu'un amusement dans un livre. Celui-ci n'était pas un devoir, mais une lecture courante. C'était du pain et du vin; ce

n'était jamais une recette. Il plaisait au lecteur, il le formait ainsi. Il lui proposait l'exemple plutôt que les préceptes, un modèle plutôt que des images. Enfin, parfaitement écrit, il évoquait l'idée d'un esprit supérieur, fait des meilleurs moments de son auteur sans l'attention et sans l'attente de ce dernier.

Aujourd'hui que plus personne n'a le temps de penser, les écrivains offrent au public des impressions fugitives, des notes, des mots, de la littérature brute. Choisissent-ils parfois, ce n'est pas en se guidant sur leur goût, formé sur les chefs-d'œuvre, mais par parti pris; au lieu d'atteindre au style, ils tombent dans le procédé. Ils préfèrent le rare au juste et le rapport le plus subtil au plus sensible. Leur manière d'écrire n'est pas leur manière de vivre et de sentir, elle n'est pas un vrai moyen d'expression; elle n'est qu'un métier, voire, une spécialité, car l'on est impressionniste, on est surréaliste, que sais-je encore ? Le style est devenu en leurs mains un outil. Ils écrivent pour vivre. Or, pour cela, il faut écrire beaucoup, c'est-à-dire, trop. C'est la foule qui fait vivre son homme. La qualité de son œuvre, c'est aussi la qualité, donc le petit nombre, de ses lecteurs.

Pour ma part, en écrivant davantage, j'eusse craint que mon lecteur ne discernât les phrases appartenant à moi seul pour en être l'expression unique.

X. QUELQUES IDIOSYNCRASIES

Les plus vieilles choses me semblent les meilleures. L'existence tranquille et studieuse qu'elles ont demandée à leurs auteurs ne nous est plus possible; à peine avons-nous encore le loisir suffisant pour les connaître. Ce que j'envie le plus à Montaigne, ce ne sont pas ses *Essais*, mais sa tour.

Les classiques sont mes auteurs. J'aime mieux les plus sévères que les brillants. Retz me plaît davantage que LaRochefoucauld et, plus que LaBruyère, le délicieux Saint-Evremond. Je redis volontiers après Malherbe: *Et plus je me sens sec et plus je me sens vert.*

D'un même auteur, je préfère les lettres familières et les œuvres posthumes, écrites pour son instruction ou pour celle de peu. *Jamais nous ne sommes ni si vrais ni si vifs, ni si pathétiques, que lorsque nous traitons les choses pour nous-mêmes.*

Là, en effet, nulle tromperie possible, aucune emphase, point d'artifice, rien en vue d'autrui dont l'on n'attend retour quelconque, et, partant, tout pour lui.

Ainsi je relis les *Méditations* de Bossuet plutôt que ses Oraisons funèbres, qui s'adressent au peuple. Celui qui parle au peuple s'en donne comme le chef; il pense et décide à sa place; tout ce qu'il lui dit, il le lui dicte.

Les œuvres destinées au petit nombre n'ont pas besoin d'éloquence; au contraire, l'auteur déplaît s'il élève la voix: on ne crie pas dans l'oreille de son interlocuteur.

Car la lecture de ces dernières est comme une conversation, où le moindre ornement charge, où les images font rire, où l'harmonie endort et le sérieux ennuie s'il n'est que lourd. Enfin la plaisanterie doit y être si fine que de passer presque inaperçue.

En général, aux ouvrages plus ambitieux, je préfère ceux que l'on a écrits en manière de détente ou par pur plaisir. *Comme les enfants de l'amour, ce sont les plus beaux.* Cervantès a d'abord voulu parodier les romans de chevalerie; il a écrit *Don Quichotte;*

Voltaire peinait sur des tragédies que l'on ne joue plus; par délassement, il écrivait ses contes.

Que l'on n'écrive pas les livres qu'on veut, il est donc bien heureux. D'autant plus qu'on ne veut que refaire ce qui est déjà parfait. L'écrivain médiocre n'y réussit que trop souvent. Le bon écrivain lui-même imite un modèle. Mais, à la différence de l'autre, il finit toujours par produire quelque chose qui ne ressemble pas du tout à son projet. Ce qu'il a voulu faire d'abord, c'est la partie banale, impersonnelle, et le principal défaut, de son œuvre.

Mais l'avouerai-je ? J'ai aimé aussi les livres où l'on trouve peu de fond et une diction élégante; disons le mot tant redouté, les ouvrages académiques, tels que les dialogues de Cicéron ou les babils d'Erasme. La lecture de ces œuvres met mon esprit en mouvement; elle agit sur lui un peu comme fait la marche.

Elle le sollicite aussi à en combler les nombreuses lacunes. Les livres pleins d'idées ne laissent pas de place aux miennes; et j'aime mieux penser que lire. C'est pourquoi, d'ailleurs, j'affectionne les maximes, qui ne sont que des prétextes. La littérature m'est

seulement un moyen; le plus court, le meilleur.

Si, pourtant, j'en avais le loisir, je récrirais tout ceci. Je m'appliquerais à faire un livre d'une lecture facile. Je développerais des lieux communs et disposerais avec art des vides. Le lecteur se relâche à ces endroits-là; il y respire; ce sont au fond ses parties favorites.

Rares sont les personnes qui ne demandent point à un livre une satisfaction, mais des besoins nouveaux, et qui, l'ouvrant au hasard, veulent cependant que chacune de ses lignes leur dise quelque chose. Pour plaire à celles-là, non seulement le discours doit-il être suivi, mais il doit être encore égal.

XI. UN SCRUPULE

J'ai honte d'avoir écrit ce qui précède. Cela ne peut s'adresser qu'à des gens superficiels, pédagogues, professeurs, jeunes intellectuels, esprits forts, qui parlent pour parler et lisent au lieu de penser.

Me suis-je jamais plu en leur compagnie ? L'homme humble de cœur et d'esprit mérite seul mon attention. Mais je n'ai rien à lui apprendre; c'est lui qui pourrait m'instruire par son exemple si cela en valait maintenant la peine: le bon sens et l'esprit de sacrifice ont été bien plus son fait que le mien.

Dire que, pendant huit ans, tout le bien que j'ai pu faire ç'a été de ruminer les grammaires de langues mortes, un peu d'algèbre et quelques subtilités scolastiques: tel était mon devoir ou plutôt je n'avais que des devoirs !

Ce qui ne profite qu'à soi, et même très

peu à soi-même, est-ce encore un devoir ?

Ce n'est pas de la mort que j'ai peur, mais de tout le bien que je n'aurai pas fait. Ce n'est pas non plus du néant que j'ai peur; c'est du vide de ma vie.

Mourir doit être doux après une vie bien remplie et utile.

XII. LE CHOIX

J'avais vingt ans. Je venais de passer mon bachot. Quelle carrière allais-je prendre ? J'avais tout l'été pour me décider. Etudierais-je le droit ? Mes oncles étaient avocats. Ils s'ennuyaient à mourir. La médecine ? Quelle profession est moins libérale ? L'enseignement, alors ? L'idée ne m'en est même pas venue, tellement l'on mettait le professeur au-dessous des autres. Le traitement de l'instituteur était à peine supérieur au coût d'entretien d'un forçat: nulle part ailleurs n'est-il si peu profitable d'apprendre aux jeunes à gagner leur vie. Mais d'abord comment choisir à bon escient ? L'orientation professionnelle n'existait pas. Et puis je n'ai pas confiance en cela. Par quel test se découvre-t-on psychologue? J'admirais mes condisciples; de longtemps ils s'étaient fixés. Quant à moi, je n'avais de goût que pour écrire.

Seul l'écrivain me semblait penser et sentir. Il est le seul qui sache s'exprimer. Il pense donc et sent pour tout le monde. Est-ce qu'il y a une autre façon ? Ce qui ne vaut que pour soi ne vaut rien du tout; de lui donner une valeur d'échange appartient à l'écrivain. Celui-ci est d'autant plus grand qu'il réduit davantage en chacun de nous la part du mystère.

Je me disais qu'il était l'homme le plus utile puisque les autres dépendaient de lui pour s'exprimer. C'était commettre une erreur grossière.

Tous ces gens-là parlent argot; ils ne se soucient nullement de se faire entendre des profanes. Malheur à celui qui empiète sur leurs domaines ! Si l'écrivain pense, il est vertement repris par le philosophe, qui le moque et lui dénie les principes, sa propriété; s'il calcule, le savant l'attrape à son tour; et s'il se mêle d'enseigner, le professeur se récrie: on lui vole sa matière.

On veut confiner l'écrivain à la littérature pure. Il ne peut plus parler qu'au travers de ses personnages, qui, eux, du moins, peuvent être des philosophes, des avocats, des médecins, enfin des gens autorisés.

Nous sommes à l'âge d'or des spécialistes. Le public lit pour apprendre et non plus pour son plaisir. Des manuels, des thèses, des traités, voilà son gibier. Or, l'écrivain n'est pas, il va sans dire, considéré comme un spécialiste. Sa raison d'être, qui est bien écrire, n'existe plus depuis que l'on ne sait plus lire. On ne lui demande plus de remplacer la vie, mais d'étoffer ses rêves. Et, comme le rêve, l'œuvre doit être maintenant incohérente, fantastique et dégingandée. La production en vogue n'a que deux genres: le didactique et l'endormant.

L'éditeur veut-il un livre sur une question de médecine, il le commande à un médecin; veut-il plutôt une géographie, il s'adresse à un professeur en la matière; et ainsi de suite. Et quelle soumission de l'éditeur à l'égard du spécialiste ! Quelle hauteur marque-t-il, en revanche, devant l'écrivain ! Ce dernier ne sait pas diagnostiquer, il ne connaît pas les différentes parties de la superficie de la terre; tout ce qu'il possède, c'est son moi.

Cependant, l'éditeur publiera toujours volontiers un professeur de littérature. Si l'écrivain n'est pas un spécialiste, le professeur qui bâtit une thèse sur son œuvre, passe avec

raison pour tel: du spécialiste, il a la méthode, le vocabulaire technique, le sérieux et la chaire; de plus, les titres de ses ouvrages sont rehaussés par ses titres universitaires. Et puis, surtout, son domaine propre est le juste milieu alors que l'écrivain ne trouve son équilibre qu'à un extrême. (En fait, les écrivains ne s'équilibrent qu'entre eux ou bien entre leurs diverses manières.)

Au début de l'été, je pensais que la littérature est une vocation et que, de ma part, y résister serait une lâcheté. Mais, me disait-on, vous ne manqueriez pas d'excuses. Car enfin il faut vivre d'abord. Manger ou ne pas manger, là est la question. Je soutenais que, pour l'écrivain il y a toujours de la vache enragée, le petit emploi et pour les autres, ses compatriotes, le devoir de l'encourager.

Par la suite j'appris à mes dépens que le petit emploi est bon à condition de ne pas être absorbant ni par trop monotone.

Par exemple, gagner sa vie dans l'administration ne vaut rien pour le jeune écrivain: cela l'empêche de vivre et de faire de l'argent. Bien entendu, je ne considère ici que le cas du jeune homme pauvre; les autres sont, en général, de pauvres types. Plus loin je parle-

rai de mes divers postes; je me bornerai pour le moment à énumérer les avantages que comporte le petit emploi.

D'abord il vous habitue au travail régulier; secondement, l'employé connaît le commandement des médiocres, expérience amère sans laquelle l'homme d'âge mûr manque toujours un peu d'humilité et d'humour; enfin, quel que soit le mal que l'on en pense, il faut admettre que le petit emploi nous a mieux réussi jusqu'à présent que les professions libérales et cléricales.

Jadis tous nos écrivains étaient des avocats, des notaires, des médecins, sinon des prêtres. La plupart étaient des ecclésiastiques. Chaque ordre avait son romancier: Farley, Savard, Groulx, Filion, Dablon, et plusieurs autres. La vocation littéraire semblait devoir se confondre avec la vocation tout court. Mais tous ceux-là, divisés en deux, risquaient fort de donner des œuvres à moitié faites. Aux uns, le fond manqua; aux autres, la forme.

Si l'on ne risque pas tout, en littérature, on ne peut faire que de petits gains. Il n'y a qu'une séparation possible: vivre et écrire. Encore n'en est-ce pas une véritable; l'écri-

vain écrit toujours. Vivre est son premier jet. C'est pour lui comme lire un livre anglais; il le traduit ensuite librement, en supprimant les longueurs et y ajoutant de l'esprit, de la clarté et du piquant; il rature tout le temps perdu. Son œuvre est l'anthologie de sa vie. Ecrire, c'est choisir; ce n'est pas revivre ni faire un roman-fleuve, mais plutôt s'arrêter, comme ces grosses pierres à fleur d'eau, couronnées d'une écume, où le nageur vient reposer ses muscles, libérer son esprit.

Hélas ! le problème du style, c'est un problème de temps perdu, donc une question de pain quotidien.

Dans le « grenier du monde » qu'est le Canada, l'écrivain ne devrait pas être préoccupé par cela. Son malheur est de satisfaire un appétit de l'esprit, lequel n'a point l'avidité du corps. L'esprit n'a pas, lui, à se reconstruire sans cesse. D'ailleurs, il se sait immortel; on le lui garantit. C'est pourquoi les livres qui se vendent le mieux sont les moins spirituels : les recettes de cuisine et les romans à l'index. Les bons esprits sont peut-être ceux qui se sentent aussi précaires que le corps; il leur faut comme à lui des nourri-

tures terrestres. Ce besoin se développe et devient pressant à l'égal de la faim et de la soif. Celui qui l'éprouve jouit comme de deux estomacs; car, espèce de ruminant, il médite le pain qu'il mange. Mais il lui arrive trop souvent de manger une fois moins que l'illettré.

XIII. LES VACANCES

Cet été-là, je le passai sur une douce colline, au bord d'un grand lac plein de clarté, hôte des parents de mon ami Tancrède.

Ils me voulaient assez de bien pour essayer de me dissuader d'écrire. Je ne m'offusquais pas de leur bienveillante incompréhension, habitué que j'étais à vivre en compagnie d'êtres différents de moi. D'ailleurs, je tenais compte d'eux autant que des pins et de l'ombre des pins. Indifférence que l'on me pardonnait sans peine étant donné l'état de quasi-convalescence dans laquelle se trouve un jeune homme au bout de son cours secondaire.

Je dormais la grasse matinée; belle page blanche ! Le déjeuner fini, j'allais m'étendre sur le petit quai au soleil. Puis je plongeais... Plus tard, je me reposais dans le hamac entre deux hauts fûts d'arbres morts.

Là les moustiques à l'envi s'acharnaient sur mes jambes, sur mes bras nus. Je restais ainsi en pâture un long temps après l'apparition de la lune.

Cependant je ne réfléchissais guère. Après un bourrage de crâne de huit ans, le contraire eût été merveilleux. Tancrède, lui, ne réfléchissait apparemment point du tout. De toujours il voulait être tabellion comme son digne père. Il avait besoin de fonctionner plutôt que de vivre. Je crois bien qu'il ne perdait jamais son temps. A seize ans, il m'avait fait cet aveu extraordinaire: « Ma vie va être assez plate. » Il devait passer du collège à l'université et de celle-ci à l'étude de son père.

La seule différence qu'il y avait entre lui et son père, c'est que l'un n'était pas encore notaire et que l'autre l'était depuis plus de trente ans.

Ce dernier était grand, maigre. Il avait une tête petite, un nez droit et des mâchoires saillantes. A première vue, il avait l'air suffisant. Ses beaux yeux bleus corrigeaient un peu cette impression. Ils étaient bleus et mouillés de larmes. Je pense qu'ils devaient à une sécrétion irrégulière de leurs glandes

leur immense douceur. Quand il marchait, il tenait toujours un de ses bras le long de son corps tandis que l'autre, tout raidi, oscillait avec la régularité d'un pendule.

Le soir, nous causions un peu. Je me rappelle quelques-uns de nos entretiens. Ils roulent sur la carrière des lettres dont j'ai déjà dit qu'on cherchait à détourner mon choix. « On ne peut compter vivre ici de ses livres, me disait le notaire. Le marché canadien est à peu près nul. Nous ne sommes que trois millions. » Sur quoi je citais l'exemple bien connu de la vente de six cent mille exemplaires des œuvres du norvégien Bjornstjerne Bjornson dans un pays qui ne compte que trois millions d'habitants. Arrivé là, la discussion s'animait. Sa femme, susceptible comme toutes les femmes sitôt le prestige national en jeu, m'objectait que le peuple norvégien est un peuple plus vieux que le nôtre. « Raison de plus pour nous instruire davantage. D'abord l'enseignement obligatoire... » La discussion tournait à la politique où le notaire se sentait plus à son aise. « Piètre bachelier, commençait-il, par exemple, vous ne savez donc pas que la thèse contre l'enseignement obligatoire est inscrite

au programme du baccalauréat ? » Etc. Il finissait toujours par dire : « Les Canadiens français ont le malheur de n'être ni français ni canadiens, » ou : « Quand c'est à peine si l'on peut être, le moyen d'être écrivain ? »

A la fin de l'été, je n'avais rien décidé. Je ne rêvais que de gloire littéraire. Je m'inscrivis pourtant à la faculté de médecine. Ce n'était encore rien décider; une décision prise sans réflexion ou pour suspendre la réflexion ne nous engage pas complètement. Mais tel était le désir de ma mère. La fatalité dans ma vie a été faite du bon plaisir des autres.

Ma mère avait raison de vouloir mon bien plutôt que mon bonheur: le bonheur est incertain; de plus, il est fugace; tandis que le bien s'acquiert, se conserve, est respecté de tous. Aussi, lorsque, plus tard, je lui reprochai son influence, eus-je bien tort. Même je fus de mauvaise foi, car je sentais, dès lors, que je ne changerais guère et que, quelle que fût mon expérience, — le sujet de mon livre — , le principal en serait toujours le style, c'est-à-dire encore la personnalité.

Règle générale : nos parents jugent mieux que nous de notre propre intérêt, avec la lucidité du leur. Le jeune homme pense d'a-

bord aux autres. Pour le corriger de sa vanité, c'est encore peu de tout l'égoïsme maternel. La vie seule l'en opère et, par la vie, j'entends la connaissance du monde, de sa sottise et de son ambition.

Presque tous les actes de sa vie, on les pose sans trop savoir pourquoi. C'est tout juste si l'on se rend compte que c'est pour faire comme les autres, et faire le contraire est généralement la manière la plus sotte de les imiter: c'est une contrefaçon qui ne vaut même pas l'usage que l'on choque. Puis vient le temps de comprendre; on a fini de *jongler*, comme on dit si bien ici dans le sans d'agiter des idées.

XIV. UN TEMPS DE FIÈVRE

Les deux années qui suivirent cette décision comptent parmi les plus vaines de mon existence et pourtant jamais n'ai-je eu autant d'idées que dans ce bref intervalle de temps. A la fin je pris un meilleur parti que je gâchai presque tout de suite en me mariant.

Un soir, étant malade, en un exil volontaire, je lavai mon affectation avec mes larmes. Douce pluie sur l'aridité d'un long effort inutile ! J'avais tenté de donner vie à un faux personnage, et failli mourir à sa place. Pour devenir un médecin, il m'aurait fallu, au risque de ma vie, opérer en moi une coupe grossière.

Mais d'abord je me flattai de pouvoir me transformer à mon gré. Je faisais mienne la parole d'Iago, qui dit quelque part qu'il dépend de nous-mêmes d'être d'une façon ou d'une autre. Seulement Iago demeure Iago; c'est ce dont je ne me rendais pas compte.

J'étais d'une indépendance d'esprit folle. Prenant ma volonté pour ce qui m'était le plus personnel, je prétendais en faire découler tout le reste : ma foi, mes goûts, mes aptitudes.

Déjà je n'étais que trop porté à choisir une carrière opposée à mes goûts, à me faire de la peine. On ne m'avait point appris à me servir de ma volonté, mais à la tourner contre moi-même pour m'en bourreler. J'étais devenu son esclave.

En me contrariant sans cesse, je ne faisais que me rendre malheureux, mais j'avais l'impression de m'exalter. Se contraindre, s'oublier, pensais-je, c'est être pleinement soi. C'est éprouver une résistance et son être comme une peine. Culte barbare du moi.

Cependant, lors même que je n'acceptais plus de donnée, de don, rien qui pût limiter mon libre arbitre, je vivais aux dépens de mes parents sans le moindre scrupule de conscience.

Au contraire, mes condisciples ont cherché d'abord à se suffire, de sorte qu'ils ont joui plus tôt que moi d'une certaine liberté. Plût au ciel que là fût la seule différence de ces braves garçons avec moi !

Tout comme plusieurs d'entre eux, j'étudiai la médecine. Mais que me pesèrent d'abord les habitudes de mon esprits, ses caprices, ses lenteurs, ses délicatesses ! Si ma carapace littéraire était la conque la plus douce où me perdre en rêverie, elle gênait toutes mes velléités scientifiques.

Le matin, moment d'amertume. En passant ma blouse, j'avais l'impression de m'apprêter à une mascarade. Puis je farfouillais, scalpel en main, sous la coque d'un escargot ou bien encore, disséquais finement un œil de veau. Plus tard, dans la journée, j'écoutais un cours. C'était généralement une sorte de répétition.

Que l'esprit scientifique se sépare mal de la lenteur de la recherche !

De tant de cours que j'ai suivis, je ne me souviens nettement que du premier en date. Un original commença par nous avouer que, sur le cœur et sur le système nerveux, on ne connaissait rien. Sa diction était coûteuse, incisive; à tous les deux ou trois mots, il faisait la grimace de quelqu'un qui va éternuer, au lieu de quoi il prononçait le mot suivant.

Sans plus de religion, sans plus d'amour filial, car ma culture intellectuelle avait ou-

vert entre moi et les miens un fossé, mon cœur était à cette époque affreusement inoccupé.

Tant que je travaillais, ç'allait encore. Mais le désespoir des jours de congé ! Je sors cinq ou six fois. A plusieurs restaurants, petit à petit, je m'empiffre: croissants, brioches, café crème. Je fume beaucoup. Je rentre. Je lis un article sur le corporatisme (applicable surtout au commerce de poissons, selon Pirou.) Je ressors. Je marche. Je cause avec d'humbles gens. Je vais écouter des disques. Tout cela comme on jette à la gueule d'un monstre menaçant tout ce qui vous tombe sous la main.

Bientôt je me cherchais une femme.

De mes études, par suite d'un choix arbitraire, je ne pouvais me contenter. Il est aisé à certains de faire n'importe quoi parce qu'ils le font n'importe comment. Tel ne fut jamais mon cas. Toujours eus-je, du moins, la volonté de la perfection. D'où l'importance de me choisir un emploi de mon temps en rapport avec mon inclination, et une véritable étude plutôt qu'une charge.

Ce qui pis est, désireux d'une vie intéressante, j'étais prêt à compliquer la mienne d'une façon inextricable.

Vint un temps où je ne me reconnaissais plus aucune valeur personnelle. Le fait est que j'étais un étudiant médiocre. En outre, la personne était à mon avis une question de volonté, un degré de sa force, et je m'en croyais dénué pour m'être imposé des devoirs incongrus que je ne parvenais naturellement point à remplir.

Voilà qui donne une faible idée de la confusion qui régnait dans mon esprit et la maxime de LaRochefoucauld, que « la jeunesse est la fièvre de la raison », caractérise bien cette période de mon existence.

Mon erreur fut alors de vouloir vivre selon certaines idées qui n'étaient pas à moi ni toutes vraies et qui manquaient de suite. C'est ce qui doit rester de la vie, les idées; elles forment un jugement de la vie. Pour guider nos premiers pas, les plus importants, il va sans dire, il y a le bon sens, l'instinct et le cœur.

Dans cet état d'âme, je rencontrai Gilberte; je m'épris d'elle et sus lui inspirer mon sentiment. Je lui promis de l'épouser.

Cela supposait l'abandon de mes études et peut-être le loisir d'écrire.

XV. LE VOYAGE

Vers la fin de ma troisième année de médecine, je tombai malade. Si extraordinaire que la chose me paraisse, je m'étais surmené. Des médecins que je consultai alors, les uns me recommandèrent un long repos et les autres me prescrivent un long voyage. Je partis.

C'était en mars. Il neigeait beaucoup. Les toits, les champs, tout était blanc. Mais, deux jours après mon départ, j'étais rendu à Jacksonville et, pour la première fois, d'ouïr le glissement facile du vent parmi des palmes à peine remuées...

De là je me rendis à l'extrémité de la Floride. Cette partie de mon voyage, plus tard, m'aurait paru monotone et fatigante. La savane sans fin tournait comme deux disques et l'autocar qui me transportait semblait immobile sur la tangente polie de la route.

Cette impression d'arrêt dans le temps et l'espace me fut alors très agréable. Je murmurais une parole ailée : *Avenir est paresse.*

Séjour à la Havane.

Je logeais près du Capitole. Les premiers jours, je ne sortis guère. Je jouis d'une extraordinaire lucidité d'esprit, due sans doute à un voyage assez long, occupé tout à des images, et peut-être aussi au sentiment d'éloignement, qui ressemble à du détachement.

Il m'apparut enfin que l'on ne veut bien que ce qui convient à soi et qu'il n'y a pas lieu de parler de volonté là où il s'agit d'un vœu pénible. J'avais bien, malgré moi, suivi des cours pendant trois ans; mais, songeant à certains de mes compagnons d'étude, je me dis que l'affaire ne devait pas nécessiter d'effort.

L'important, c'est que des idées que je formai là-bas, tout autant que de ma lassitude, dépendit ma résolution d'abandonner une carrière que je n'aurais pu que mal fournir.

Ma vie intérieure ne m'empêchait pas cependant d'être fort impressionnable et même passablement bête. Toute méchante pièce d'art qu'était la fresque sous laquelle j'ab-

sorbais quotidiennement mon morceau de mouton et mon papaver, elle me procura une des plus profondes émotions esthétiques de ma vie. Le sujet en était un des plus banals: un cygne passant devant une balustrade blanche, tel un instant, doucement...

Du reste, cette vie intérieure fut de courte durée. Bientôt je tombais dans la torpeur. De toute une semaine je ne pus quitter mon lit; j'étais épuisé. « Oh ! soupirai-je, ne plus penser ! » Je désirais ne plus penser quand c'est à peine si j'avais pensé pour de vrai, c'est-à-dire peser des choses plutôt que des idées.

Mais ce n'est pas le désir d'un ignorant; au contraire, il n'y en a pas de plus philosophique. C'est pour se reposer que les penseurs ont bâti leurs vastes systèmes; ils ont voulu tout dire une fois pour toutes, ce qui était se condamner à n'en plus finir.

Je repris des forces, je pus de nouveau me lever, marcher.

De la ville, je n'avais connu longtemps que les bruits : psalmodies des marchands, cris des garces, ris des gamins, fracas des vieilles autos, chants de gens heureux. C'était un opéra comique qui ne finissait point, con-

tinuant, à la tombée de la nuit, comme derrière le rideau. Enfin je me mêlai à la troupe. Je me promenai le long du Prado, puis dans les rues, puis dans les ruelles.

Je ne visitai pas les monuments. Je ne rencontrai aucun notable. J'ai oublié presque tout. Je confesse, de vrai, que j'ai vu peu LaHavane. Elle ne m'est plus que l'endroit où j'ai décidé de vivre à ma guise.

Trois années auparavant j'avais bien parlé de choisir la carrière des lettres, par esprit de contradiction, dans un milieu de gens de bien ennemis des choses de l'esprit, comme ce fut encore par esprit de contradiction, cette fois-là avec moi-même, que j'avais pris la médecine; mais revenu de voyage, j'en parlai sérieusement, et déclarai que j'en ferais mon affaire; de sorte que ma mère, d'abord si contente de me retrouver en bonne santé, et ma fiancée, encore plus contente de me revoir, furent toutes deux bien déçues, la première dans son orgueil, Gilberte dans ses espérances, dès qu'il fut question de mon avenir.

— Je ne pourrai pas toujours te faire vivre, dit ma mère.

Et Gilberte :

— Nous ne pourrons jamais nous marier !

J'avais précisément oublié deux choses qui sont quasiment toute la vie : l'argent et le bonheur d'autrui. Pendant quelques jours, j'avais cru posséder mon bonheur du seul fait d'avoir décidé d'être heureux. Ce droit, il me restait à me l'assurer et, probablement, à le perdre.

— Je prendrai un petit emploi, répondis-je imprudemment.

— Est-ce là toute ton ambition ? me demanda ma mère.

Moins ambitieuse, Gilberte souleva une difficulté :

— Est-ce que ta santé te le permettra ?

Ma mère avait l'air de regretter ma guérison; par contre, Gilberte ne renâclait déjà plus à mon projet; le petit emploi rapprocherait la date de notre mariage qu'elle avait cru un instant renvoyé aux calendes grecques :

— C'est toi qui sait le mieux ce que tu dois faire.

Je
Si to
denc
sans
à m'
mont
et la
fut t
Le
hérit
de vi
Délic
Ce
cienc
sont
déjà
finis
parfa
Odie

XVI. MON MESSAGE

Je me mariai donc. Je le regrette encore. Si toutefois ce fut commettre une imprudence, car j'étais jeune, sans expérience et sans emploi, du moins n'eus-je point d'abord à m'en repentir. Par chance, Gilberte se montra une compagne intelligente et douce et la première année de notre vie commune fut très heureuse.

Le peu d'argent qu'il me restait d'un petit héritage à moi légué par un oncle me permit de vivre toute cette année-là pour le plaisir. Délicieux temps perdu !

Cependant, pour l'acquit de ma conscience, j'écrivais des demandes d'emploi, qui sont restées sans réponse, et je recommençais déjà quatre ou cinq fois des pages que je finissais par jeter au panier. Je voulais écrire parfaitement; ce n'était pas de mon âge. Odieux ou ridicule eût été, à vingt-cinq ans,

de m'exprimer comme un homme mûr. Mon impatience était une forme de paresse et le désespoir seul me sépara le plus souvent du pur oisif.

N'étant plus divisé en moi-même, je n'avais plus de vie intérieure, qui est une lutte; comme, d'autre part, je n'avais pas encore à gagner mon pain, c'est-à-dire, à lutter là non plus, je ne vivais maintenant que d'une vie amoureuse et littéraire.

Ma mère, justement alarmée par mon insouciance, me parla raison :

— Tu as quelque chose à dire ? me demanda-t-elle sans ambages.

Je répondis à la légère :

— Oui.

N'ont rien à dire ceux qui n'ont pas vécu : c'est le cas des jeunes; ni ceux qui ne savent point écrire; c'est encore le cas des jeunes.

Tout n'est pas d'avoir quelque chose à dire; il faut encore le dire bien, et, pour cela, n'est, certes, pas de trop l'ensemble des moyens de la langue, lesquels s'acquièrent par une longue lecture et par des exercices de style ardus.

Ce que j'ai maintenant à dire, je n'y aurais peut-être jamais pensé, n'eussé-je d'a-

bord voulu produire une œuvre belle. J'ai commencé par me fier aux mots, quitte, beaucoup plus tard, à faire des confidences.

La plupart des auteurs, naturellement, se défendent de faire de la littérature. Mais pour leur prouver qu'ils n'écrivent rien que de fort banal, on n'aurait, le plus souvent, qu'à les mettre en bon français. Toute leur profondeur, toute leur originalité, toute leur abondance, ne sont qu'impropriété des termes.

À quelque temps de là ma mère revint à la charge :

— Tu dis que tu as quelque chose à dire; qu'en sais-tu ? As-tu tous les livres ? Et puis es-tu le seul à pouvoir le dire ?

Je sentais en moi-même trop de choses obscures pour douter que j'eusse à livrer à la gent inquiète mon message, quel qu'il fût.

Comme je ne répondais pas, ma mère me somma de lui dire en trois mots en quoi consistait mon message. Mais ce message, je ne voulais le livrer que malgré moi; il m'échapperait comme un fruit mûr tombe.

L'idéal me semblait alors ne publier qu'un livre à la fin de sa vie, comme un pied d'agave, au bout de cinquante ans, jette en l'air

une immense grappe de fleurs, épuise tout d'un coup ses réserves, et meurt aussitôt.

En attendant, garder mon secret. Pour qu'il fût bien à moi, ne devais-je pas le conserver longtemps en mon cœur ? Je ne souhaitais même pas le connaître trop tôt. Qu'il murît là, dans l'ombre, suffisait au jeune Claude.

— J'écris ce que j'ai besoin d'écrire, répondis-je enfin à ma mère.

— Mais les autres auront-ils besoin de le lire ? Tu ne lis pas les journaux. Comment peux-tu donc savoir ce qui intéresse les gens ?

Question saugrenue moins qu'elle n'en a l'air. Au Canada, le pain, c'est le quotidien.

XVII. POURQUOI JE NE FUS PAS LU

Je ne fus pas lu. Je pourrais dire, comme nos auteurs illisibles, que c'est la faute aux Canadiens. Le fait est que, s'ils rougiraient pour la plupart de ne pas savoir lire, néanmoins ils se passent sans peine de littérature, bien que soit pourtant illettré quiconque ne lit point.

Mais d'autres choses expliquent le peu de succès qu'obtinrent mes rares publications. D'abord j'écrivais peu. Or, le peuple qui lit le moins peut-être aime les gros livres. Il lit pour lire et ne sait pas relire. L'œuvre longue correspond à son goût de lire toujours des choses qui se ressemblent.

Qu'y faire ? Pour écrire davantage, il m'aurait fallu citer ou décrire. Quand on n'a rien à dire, on prend le temps d'observer, et l'on écrit alors beaucoup. « Il fait une nuit admirable, écrit Julien Green, et j'écoute le coassement des grenouilles sur le lac, *ne sa-*

chant que dire. » Encore faut-il savoir regarder avec surprise les choses ordinaires. C'est par l'art que le paysage, de familier, voire d'invisible, qu'il peut être, redevient étrange et frappe de nouveau l'imagination.

Si l'on saute les descriptions, ce sont elles qui font acheter les livres. Otez-les de presque tous les romans, il ne vous restera plus que quelques pages. Qui achète quelques pages ?

Hélas ! J'ai toujours pensé que les passions valent mieux que les sensations et que « ce qui est bon est deux fois bon s'il est court. »

Je n'ai jamais aimé les auteurs prolixes pour qui dire quelque chose est l'occasion d'en dire une infinité d'autres. Ils ne peuvent traiter le moindre sujet sans publier là-dessus un livre. Même, dès la première page, on devine que ce livre aura une suite. Et, en général, qu'y trouve-t-on ? définitions, détails et arguments.

Jadis, dans un but lucratif, je traduisis quelques ouvrages. Il ne se passait pas une semaine que je ne reçusse de leurs auteurs des extraits de journaux à joindre aux manuscrits pour donner du poids à leurs éditions françaises.

Il y en a qui font des livres par savoir-faire; c'est leur métier. Et, pour cela, leur sont bons tous les matériaux. Bien différent de ces fabricateurs, je ne voulais parler que de moi, ne livrer que mes trouvailles.

D'ailleurs, les gros livres ne sont pas très français. Il est certaines vérités, certaines choses qui vont de soi, par l'aveu desquelles les auteurs étrangers se croient terriblement osés, mais que nos auteurs ne prennent pas la peine d'écrire. En vain cherchera-t-on chez les meilleurs des déclarations de ce genre: « Je possède l'art du style le plus varié » ou bien encore : « C'est un psychologue sans égal qui s'exprime dans mes écrits, » surtout si tel est bien le cas. Que tous les écrivains en pensent autant d'eux-mêmes, c'est une chose bien entendue. Tout au plus les Français diront-ils le contraire; par exemple, ils prêteront du bon sens à tout le monde, comme Descartes, ou se donneront pour des esprits médiocres, comme Montaigne. C'est pourquoi leurs livres sont plus courts que les autres. On y doit lire entre les lignes comme dans les replis de son cœur. Leur concision est quelquefois pudique; le plus souvent, elle n'est que de convention : l'au-

teur suppose toujours que son lecteur devine tout ce qu'il ne lui dit pas et que rien de ce qui est humain ne lui est étranger; du moins ne s'adresse-t-il qu'à ce lecteur-là. L'arrière-pensée est une chose commune et qui ne mérite pas qu'on l'exprime.

À la fin de l'année, Gilberte et moi habitions chez ma mère, et vivions à ses dépens.

Gilberte en était profondément humiliée; ma mère, confirmée dans ses appréhensions. Ma présence à la maison devint à ces deux femmes un objet de scandale. Tout ce que je pouvais faire leur semblait peine perdue. Je ne pouvais rien faire de bon, je n'étais pas à ma place. Elles n'étaient contentes que si je faisais antichambre chez quelque employeur.

Pourtant ma vue, d'une façon, était nécessaire à toutes deux. Ce que l'une n'osait dire à l'autre, elle me le disait. C'était une situation infernale. À quoi pensais-je, cependant, le plus ? À améliorer mon sort ? Oh j'étais bien un animal littérateur ! Je méditais un coup mortel contre notre littérature, qui manquait de sincérité autant que de style, et qui, par-dessus le marché, était toute régionaliste.

XVIII. NOTRE LITTÉRATURE

Les jeunes écrivains canadiens dépassent beaucoup leurs aînés présentement à l'apogée de la gloire que la province peut leur donner. Ils sont infiniment supérieurs aux écrivains du siècle dernier dont Jules Fournier fit paraître jadis une anthologie de poèmes, laquelle était, en réalité, une collection de fiches pour sa thèse bien fondée alors, savoir, que notre littérature n'existait pas. Quant à leur prose, elle titubait au lieu d'aller droit au but.

Disons tout de suite, en guise de note distinctive, que les jeunes ne cessent pas de vivre pour écrire. À leur production littéraire, ils mêlent leurs expériences personnelles, leurs joies, leurs tristesses, leur amertume profonde. Ils nous livrent aussi leurs rêves, les rêves étant la moitié de la vie, car plusieurs d'entre eux sont poètes, (à rebours

de leurs aînés, je ne trouve pas que ces derniers soient trop nombreux). Ils ne commettent pas l'erreur de séparer la littérature de la vie. De sorte qu'elle redevient quelque chose de vivant et de poétique. Bref, on commence à s'exprimer.

Ce peut ne pas sembler à quelques-uns une bien grande innovation. En réalité, il s'agit là d'un changement complet de nos habitudes.

Jadis nos écrivains imitaient ou décrivaient; jamais ils ne s'exprimaient, c'est-à-dire, ne créaient. *Je me souviens,* c'est la devise nationale et ce fut longtemps la devise de nos écrivains. Ils auraient pu dire comme Ronsard : Mémoire est ma muse. Ils se souvenaient trop de leurs auteurs. Quand ils écrivaient à leur tour, ils les lisaient encore : ils ne faisaient que les reproduire, ils ne produiraient rien de neuf.

C'est pourquoi nous avons peu de livres canadiens. Nous quêtons à l'étranger notre pain quotidien. Nos bibliothèques n'abritent presque que des livres exotiques, venus de France, de Belgique, de Suisse. Qu'on ne voie ici l'ombre d'un reproche, cependant. Le rôle de nos aînés fut, non pas de trans-

former, mais de sauvegarder notre patrimoine littéraire et même notre langue. Imiter, décrire, récapituler, ce fut une manière de conserver; en somme, de la réédition. Aujourd'hui, nos éditeurs s'en chargent.

Il s'agissait pour eux de survivre plus que de vivre. Gagnant avec peine leur vie, ils ne pouvaient en jouir beaucoup ni en faire profiter davantage leurs lecteurs. Enfin ils manquaient d'outils et toute leur esthétique n'était pas trop sûre. À des problèmes d'art, ils apportaient des solutions faciles. Ainsi, voulant faire canadien, ils ont décrit le Canada, comme s'il suffisait d'y vivre et d'en faire l'inventaire. Les jeunes décrivent eux-mêmes leur milieu, mais ils n'oublient pas que l'écrivain est un homme à la fois et un milieu, et que l'un sans l'autre est soit une abstraction, soit une pure description, toutes deux choses indifférentes. Notre régionalisme d'hier ne semble point avoir de milieu propre. On n'y retrouve que des lieux communs. Nos régionalistes se ressemblent tous et, ce qui pis est, n'évoquent aucune région particulière.

XIX. NOTRE CRITIQUE

Nos pauvres régionalistes écrivaient trop mal pour que l'on songeât à les comparer aux auteurs français. Mais ceux qui tâchaient de bien écrire, la critique prenait un malin plaisir à les confondre en les comparant à leurs modèles.

Elle aurait mieux fait de les comparer aux premiers ou, mieux encore, à ce dont elle était capable elle-même; en tenant compte aussi du climat et des autres conditions défavorables dans lesquelles ils travaillaient.

Mais elle croyait avoir jugé leurs œuvres sitôt qu'elle s'était rappelé les œuvres françaises qui leur ressemblaient tant soit peu. Elle ne se demandait point d'abord : ce livre fait-il penser ? mais : à quoi cela fait-il penser ?

Pourtant c'est ne rien dire d'un livre que de dire qu'il ressemble à un autre. Ce n'est encore ni le juger ni le déprécier. Le fils

ressemble à son père et il existe quand même. La question est de savoir s'il va au delà ou reste en deça, ou, plus simplement, s'il vit.

Les œuvres d'un auteur se ressemblent toutes, car l'auteur ne fait jamais autre chose que son portrait : le style, c'est l'image de l'homme. Est-ce à dire pour celà qu'elles s'annulent ? Qui serait assez extravagant pour le soutenir ?

Shakespeare a récrit *Hamlet* après avoir lu les *Essais* et, non seulement l'on reconnaît, dans la seconde version augmentée de deux mille vers, l'influence de Montaigne, mais l'on y retrouve encore des morceaux du grand moraliste français. C'est que, comme Montaigne lui-même, d'ailleurs, il avait compris que l'influence est une nourriture.

Nos lectures ne nous servent de rien, parce que nous y cherchons la substance des nôtres, des mots. Nous négligeons le trésor d'expériences qui s'y trouve et, par conséquent, demeurons incapables de traduire notre propre expérience. Celle-ci, prise directement de la vie, ne nous profite guère et ne profite qu'à nous. Elle est absente de notre littérature toute sonore.

À rebours de nous, quel heureux parti Montaigne a su tirer de la vie et de sa *librairie !* Ses livres l'aidaient à mieux vivre; sa vie lui était comme une prélection. Les *Essais* fournissent aussi à la pensée des aliments, non pas un vain jeu de mots. Mais là encore nous prenons l'image pour la proie.

Rétrograder, ce n'est pas lire Rabelais, Voltaire; c'est écrire comme l'un ou l'autre.

Tel n'était point l'avis de la critique. Elle croyait en art à la génération spontanée. Un grand écrivain (et l'on n'en veut pas d'autre: pour être, ici, il faut être grand : vraie mégalomanie) devait être sans parent.

C'est pourquoi, voulant diminuer à nos yeux un écrivain canadien, elle ne trouvait rien de mieux que de nous le donner pour gidien, pour claudélien, pour valéryen.

Pourtant, règle générale, le nouvel écrivain, s'il est original, déconcerte les critiques, sensibles à la ressemblance seulement et qui, toujours dogmatiques au fond, jugent des modernes par les anciens. Pour mériter leurs éloges, il doit attendre d'avoir des imitateurs qu'on puisse lui comparer, — d'être ancien à son tour. D'où la gloire tardive de poètes longtemps isolés tels que Maurice Scève et

Gérard de Nerval, précurseurs de Baudelaire et de Mallarmé.

La critique est insensible au bon comme au mauvais; elle ne se rend compte que de l'inférieur et du supérieur.

J'ai beaucoup lu; pris à gauche et à droite; mais je ne fus jamais éclectique : je ne cherchai pas systématiquement le meilleur, mais le mien. Enfin, quel que soit mon mérite, je fus le plus indépendant des lecteurs. Alors que la plupart se laissent bercer à la musique des paroles, que tout leur est dogme et poésie, et vers plutôt que sens, réponse plutôt que question, j'ai toujours causé avec mes auteurs; rarement ai-je pris leurs mots pour des motus.

XX. L'EMPLOI

Ici, pourrais-je dire, commence mon histoire. Je n'avais plus d'argent et mon foyer était devenu un enfer. Pour gagner une honnête indépendance, je décidai d'être bête pendant cinq ans.

Seul à prendre cette décision, j'aurais peut-être réussi.

Après avoir lu, étudié et travaillé plus que tous les autres, je me trouvais le moins avancé de tous. Je n'avais pas de spécialité. Je manquais de prestige. Même j'étais méprisé des gens. Comble de malheur, je n'étais pas riche.

Peu importe son point de départ, pensai-je, pourvu que l'on monte rapidement. Quelle naïveté ! « Quand on se destine à l'administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue. » Celui qui accepte un petit emploi se classe de lui-même

parmi les médiocres; en même temps, la porte des hautes fonctions lui est fermée.

S'il pense peu de bien de lui-même, comment les autres en penseraient-ils davantage? Il y a pis que d'être sous-estimé, c'est être modeste.

Alors, que faire ? Si on se le demande, on a besoin d'argent; force est de travailler comme j'ai dû le faire au lieu de travailler à son succès. Les bonnes places, elles s'achètent et, protection ou diplômes, récompense politique ou chantage, le prix en est toujours élevé.

Je perdis plusieurs semaines à la recherche d'un emploi. En désespoir de cause, je songeai à la carrière de professeur. Il est étonnant que je n'y aie point songé auparavant. Enseigner les lettres n'est pas le fait de l'écrivain; c'est pourtant, de tous les métiers, celui qui se rapproche le plus du sien, et puis trois mois de vacances !... Je posai ma candidature.

J'estimais que les quelques opuscules que j'avais publiés valaient bien une thèse.

Tel n'était pas l'avis officiel, on ne me fit même pas réponse. Ainsi Oxford rebuta jadis Samuel Johnson. Mais ce dernier

obtint plus tard le titre qu'il avait sollicité, quand tout l'honneur fut de l'accorder au lieu de le recevoir; et, moi, je n'éditai jamais de dictionnaire.

On eut tort dans mon cas; et je m'explique :

La Faculté a pour but de former des professeurs. Sans situations à leur offrir, elle serait inutile sinon nuisible. Dieu merci, ce ne sont pas les chaires qui manquent dans les Amériques. Il doit y en avoir un millier. Jusqu'aujourd'hui, elles ont été occupées par des Français. Le moyen, pour nous, de les supplanter ? La réponse est facile : offrir plus; outre la culture française, notre culture à nous.

Rien ne sert de rivaliser avec eux sur leur propre terrain : ils ont trop d'avantages sur nous. Il suffit, pour s'en convaincre, de penser que leur milieu même est un commentaire insurpassable des chefs-d'œuvre de leur littérature.

Si la faculté ne veut être une simple réédition, elle doit vouloir être une école où l'on adapte à l'Amérique les œuvres françaises et où l'on explique les œuvres canadiennes.

La meilleure façon de comprendre les

Grecs et les Latins n'a pas été de les traduire ni d'apprendre à les lire dans le texte; mais de s'en imprégner : s'en inspirer pour produire les chefs-d'œuvre de sa propre littérature. Les classiques français ont d'abord passé pour des forts en thème et leurs œuvres pour de belles infidèles aux yeux des érudits de ce temps-là, puis l'Europe entière y a goûté une joie supérieure. Gœthe a lu Racine et Molière bien plus que Plaude et Euripide et il a dû lire ces derniers bien plus souvent qu'il n'eût fait sans l'exemple de Molière et de Racine tant il est vrai que les véritables conservateurs sont les créateurs.

Quelle sera notre littérature ? Car elle est encore toute jeunette. À peine deux ou trois bons livres. Elle sera française, certes, mais elle sera également canadienne, ou mieux, américaine.

Notre littérature s'implantera chez nos voisins comme la littérature française s'est imposée à l'Europe. On a peu à peu abandonné l'étude des langues mortes en faveur du français, plus facile et qui présente le meilleur parti que l'on puisse tirer des premières. De même, j'espère que, plus tard, les gens d'Amérique préféreront à la littérature fran-

çaise la canadienne qui renfermera les mêmes qualités acclimatées au nouveau monde et plus facilement assimilables.

Jusqu'ici, nous avons failli à notre tâche. Les Américains se sont inspirés mieux que nous de la littérature française. Maupassant, par exemple, compte aux États-Unis de nombreux imitateurs qui, par leurs propres œuvres, mieux que les siennes n'auraient pu le faire, l'on fait goûter de leurs compatriotes.

Notre université devra donc s'occuper d'abord de notre littérature et, plus spécialement, de l'encouragement à nos jeunes écrivains. Elle ne pourra faire rien de mieux que de les aider à gagner leur pain tant que leurs essais seront trop peu connus pour être considérés comme des services nationaux; ce qu'elle fera principalement en admettant quelques-uns d'entre eux dans son corps enseignant. Le problème du style, c'est un problème de temps perdu, donc de manque d'argent. C.Q.F.D.

Finalement j'entrai comme traducteur dans une agence de publicité anglaise. J'acceptai cet emploi comme un tremplin pour parvenir plus haut. Ma paresse m'avait retenu longtemps de travailler comme les au-

tres; me permettrait-elle de changer de travail ?

N'est pas arriviste qui veut. L'arriviste est un imposteur. Il fait tout pour occuper la meilleure place avant le meilleur homme, convaincu que, par lui-même, il n'est rien et qu'il ne peut valoir quelque chose que par sa position. Or, j'étais à mes yeux mon propre trésor. Ma vie intérieure me dédommageait de la vie.

Si je devais chercher à améliorer ma situation, ça n'allait être que par conformisme. D'ambition, je n'ai eu que celle de bien faire ce que je faisais: bon moyen, dans une administration, pour faire toujours la même chose. Il me paraissait plus urgent d'achever un poème que de réussir.

Rien ne prédispose tant à la paresse que le petit emploi. Toujours faire la même chose est comme ne faire du tout rien. Je m'étais habitué à l'un; je m'habituai à l'autre. Cette dernière habitude avait sur l'autre l'avantage d'apaiser ma conscience et de me mettre à l'abri des tracasseries domestiques.

Je me croyais sage. Je n'étais que raisonnable.

Je travaillais dans une petite chambre poussiéreuse, dans la pénombre; au plafond mûrissait comme un citron une vieille ampoule électrique. Par ma fenêtre ouverte, l'été, montaient les odeurs nauséabondes d'une buanderie, d'une taverne et d'une boulangerie.

Être raisonnable veut dire se priver. Cela ne serait pas possible si l'on n'avait la merveilleuse faculté de prendre l'image pour la chose.

Au fond, je ne pouvais pas ne pas espérer une existence meilleure. Le mépris philosophique que je témoignais à cet égard partait de l'opinion naïve que l'on diminue quelque chose en en baissant la cote. On ne se résigne qu'en vue d'un bien futur; on ne pâtit pas, on patiente.

Moins dupe de mon imagination, je n'aurais point accepté ma situation; peut-être l'aurais-je améliorée. Mais, loin de penser que mon imagination dorait la médiocrité de mon état, (et que c'était par paresse que je faisais mon devoir, cette dictée,) je la tenais responsable de me faire soupirer après ce que je n'avais pas comme si j'en eusse manqué et, fausse mémoire de l'ennui, de

me faire oublier qu'il n'y a qu'un bien, vivre.

Rien de ce que j'écrivais depuis lors ne me satisfaisait. Avais-je trop vite développé mon goût au détriment de mon imagination? Ne manquais-je pas plutôt de talent ? En réalité, si je n'écrivais plus si bien, c'est que je ne vivais plus. Je manquais de liberté, de loisir, de force physique; aussi, à un degré moindre, d'émulation, de public et d'éditeur.

On ne saurait trop insister sur le milieu, dont l'empire peut être imperceptible à celui qui le subit. Ainsi, inhibé par un environnement défavorable, je crus renoncer librement à la littérature.

J'aurais dû continuer d'écrire parce que j'aurais peut-être permis à un autre de produire un chef-d'œuvre. Sans les petits, il n'y aurait pas de grands écrivains. On monte sur les épaules des autres. Racine mettait à profit les tragédies de Rotrou; Molière prenait son bien où il le trouvait : il ne répugnait point à plagier Cyrano. Le chef-d'œuvre n'est pas seulement la mise au net du brouillon de l'auteur; il vient aussi à la suite de nombreuses ébauches laissées par ses devanciers.

Du moment que je n'écrivais plus, j'aurais

dû, à tout le moins, réclamer une situation en rapport avec mes aptitudes et ne pas surtout me donner pour juges des gens qui ne me valaient pas. Je ne pouvais être heureux, car je n'étais pas à ma place.

On ne me commandait qu'une multitude de petits travaux dont n'importe quel subalterne se serait acquitté aussi bien que moi dans le minimum de temps : dans l'instant, les esprits s'égalisent. Comment aurais-je pu m'affirmer ou m'exercer ?

Certains jours, rien à faire. Ce n'est pas moi qui m'en serais plaint s'il ne m'avait fallu m'occuper quand même, du moins ne rien faire du tout. Pas le droit de lire ni d'écrire; était mal d'user d'un temps vendu à son patron, selon l'employé au-dessus de moi, chargé de me surveiller, et qui ne pouvait souffrir ma supériorité.

Celui-ci n'était pas content de mon français; le patron trouvait à redire à mon anglais. Quel métier ingrat était-ce aussi que le mien ! Le traducteur ne choisit pas ses textes; c'est un homme d'affaires qui les lui impose. S'ils sont mal écrits, doit-il les corriger ? Couper les phrases trop longues ? Mais la syntaxe d'un auteur n'importe-t-elle

pas plus que ses mots ? Ses défauts ne lui appartiennent-ils pas aussi bien que ses qualités ? Pourquoi ne traduirait-on pas les uns et les autres ? N'est-ce pas être fidèle que ne pas écrire mieux que celui que l'on traduit ? Mais toutes les qualités, on les attribuait à l'auteur; et tous les défauts, à Claude Perrin.

Au bout de cinq ans, je n'étais guère plus riche et j'étais devenu complètement bête. Travaillant par scrupule, je me contentais de la partie pénible de mon devoir d'état : me priver de la solitude, du calme, du grand air et du soleil, l'étoffe des beaux poèmes. À ce régime-là, j'allais bientôt enlever aux miens son chef et ne laisser au monde aucune œuvre.

XXI. DÉPIT AMOUREUX

À trente ans, soit cinq ans après mon mariage, je devins amoureux de ma femme. Pourquoi ne l'étais-je pas devenu plus tôt ? Peut-être parce qu'auparavant, j'avais pu m'occuper d'autre chose.

Je travaillais maintenant. Je vendais mon esprit à des Anglais. Je partais le matin et ne revenais que le soir. Puis je me reposais, trop fatigué pour vivre. De son côté, Gilberte vaquait aux soins du ménage. Mais, sa journée finie, elle lisait ou bien écrivait. Elle avait fait une meilleure affaire que moi.

Au début de notre mariage, j'avais eu l'idée de la faire écrire pour avoir la paix. Je lui avais appris tout ce qu'il faut savoir : l'emploi du terme propre ou l'usage du dictionnaire. À présent j'enviais son loisir et, comme je ne pouvais l'imiter, ma jalousie était une jalousie triste.

Cela était encore peu. Combien plus pénible était de vivre sans elle. Le jour, j'étais loin d'elle, et, le soir, je lui étais inférieur : c'était la cohabitation de l'ange et de la bête. Alors je connus l'horreur d'une promiscuité sans intimité.

Gilberte écrivait dans un but lucratif; elle voulait d'abord grossir nos économies pour me permettre un jour d'écrire. Ce qui faisait qu'elle me négligeait.

L'affaire n'était pas grave, si l'on veut. Au fond, Gilberte m'aimait bien. Seulement elle faisait quelque chose : c'est un état insociable. Tant qu'on œuvre, on est seul.

Il s'agissait de lui donner le bénéfice du doute, (et, dans la connaissance des autres, on ne va pas plus loin : sont toujours possibles au moins deux explications contradictoires). Question donc de bonne volonté.

Il faut vouloir être heureux. Il faut même toujours vouloir. La bonne volonté, c'est la volonté tout court. Le malheur est une veulerie.

Quand il me restait un peu d'esprit, j'amorçais la conversation. Bientôt Gilberte s'en plaignait : je lui gâchais sa mise en train. D'ailleurs, qu'avions-nous à nous dire ? Mon

travail était monotone et le ménage, elle le faisait à contre-cœur.

« Écris donc, toi aussi, » me disait-elle. Chômeur, j'avais été trop soucieux pour cela. Depuis je n'en avais plus guère la force. En outre, je n'ai jamais pu participer à un concours.

Si elle était restée ma compagne, ma collaboratrice, ma confidence, j'aurais écrit davantage. Mais elle ne s'intéressait plus à ce que je faisais. Quand je lui parlais de mon œuvre, elle me parlait de son livre. Au lieu de me répondre, elle me faisait écho. Vadius et Trissotin en ménage.

Voulais-je lui lire quelque chose ? « — Va, je t'écoute, me disait-elle. — Mais regarde-moi. — Je t'écoute, te dis-je. » Je commençais. Elle se remettait à écrire. « — Tu ne m'écoutes plus. — Je lirai cela moi-même. — Je voulais être avec toi. — Eh bien, me répondait-elle, un peu honteuse, un peu rieuse, pas moi ! »

Qui donc me lirait jamais puisque ma femme elle-même n'en avait cure ? Gilberte : « *Oh* moi, ce n'est pas la même chose. Je sais tout ce que tu penses. » L'ingrate ! Je lui donnais tout ce que je gagnais et me re-

fuser un peu de son attention ! C'était elle désormais l'écrivain...

Son manque d'égard me semblait d'autant plus injuste que je ne me dérobais jamais lorsqu'elle avait besoin de moi. Il faut dire que je ne suis pas travailleur. Tout me serait prétexte pour fainéanter. Je rêverais toujours.

Je suis d'un naturel affectueux, caressant. La solitude est pour moi une frustration. Il me semble que, seul, on ne peut que se distraire, qu'attendre, espérer. C'est une souffrance, c'est tout son poids, que le poids de personne ne vient étayer... La compagnie m'est aussi nécessaire que mon pain quotidien.

Je vis plus volontiers à la maison, dans ma famille, que dans le monde. En serre chaude, comme l'on dit, mais, moi, je le dis sans mépris. Plusieurs m'ont trouvé l'air froid; c'est peut-être pour cela que j'ai besoin de plus de chaleur que d'autres ?

Le mari et la femme peuvent s'empêcher réciproquement. C'est le grand problème de la vie conjugale. L'homme tire à hue, la femme à dia : couple, au sens mécanique du

mot : système de forces parallèles et de sens contraires.

Si j'avais à me plaindre, j'avais également à me féliciter. Bonne élève, Gilberte produisait de charmantes œuvres qui devaient la faire connaître rapidement et goûter du commun des lecteurs. Que valaient, en fait, ces œuvres ? À dire vrai, je ne les ai pas lues. Je m'en rapporte aux critiques.

Gilberte croyait au succès. Souvent elle citait ce proverbe anglais, *rien ne réussit tellement que le succès*. Elle ajoutait : « Toi, je sais, tu travailles pour la gloire. Ne te laisse donc pas chagriner par le succès des autres. » Je ne les enviais pas, je les méprisais : nuance que Gilberte ne daignait point apercevoir.

Cependant, la vanité dans l'homme est si grande qu'il arrivait parfois que la pensée que j'avais une femme supérieure à la femme du premier ministre me consolât de ma solitude secrète. On se sent moins malheureux du fait de l'être moins que les autres.

Ce que je viens d'écrire est schématique. La réalité fut moins pure. Ainsi j'écrivais encore un peu. Je cessai toute activité littéraire lorsque je doutai de mon talent et que

je fus devenu par trop sensible aux ridicules de l'écrivain, qui grandissaient chez ma femme.

Gilberte devint tout à coup célèbre. Son premier livre rapporta beaucoup d'argent. Dans le même temps, ma mère mourut. Femme généreuse et pleine de bon sens. À ma grande surprise, elle me laissait une fortune. Sans doute avait-elle voulu me faire connaître le prix des choses en me laissant travailler pour les autres.

Gilberte acheta une petite maison de campagne et s'attaqua à son second roman. Moi, devenu riche, je n'éprouvai plus le besoin de rien dire aux autres ni de connaître l'avis de personne sur mes exercices. Je n'écrivis plus pour m'exprimer, mais pour me corriger.

D'abord j'allai voir souvent Gilberte. Puis j'espaçai mes visites. Au bout de quelques mois, nous ne nous voyions presque plus. Je partis enfin pour la France. J'inaugurais la longue série de mes voyages.

Dès lors, tous les matins, j'eus l'impression de recommencer ma vie. Chaque jour était une page vide à l'aube; tout pouvait s'y inscrire : du vieux, du neuf. Pour être

fidèles, les dernières pages de mon histoire devraient être toutes différentes l'une de l'autre. Une même main ne peut plus les tracer.

XXII. LES AUTRES

Tolstoï donne les cinq conditions du bonheur : une existence qui ne rompe pas le lien de l'homme avec la nature; le travail qu'on a choisi et qu'on aime, et le travail physique qui procure l'appétit et le sommeil profond; la famille; la santé et une mort sans maladie. On a vu que ces quatre conditions-là ont manqué dans ma vie. Est-ce qu'au moins la cinquième et dernière condition s'est réalisée ? Guère davantage, il s'agit du commerce libre et affectueux avec les hommes.

De mes amis, je n'eus pas la consolation que j'aurais pu espérer d'eux. Tous avaient été rebutés par mes propos indiscrets. C'est un des plus vilains tours que m'a joués la tournure abstraite de mon esprit. Je m'intéresse trop aux idées; j'oublie les personnes avec lesquelles je cause sérieusement.

Ai-je manqué de tact ? Le tact, après tout,

est une affaire d'épiderme. C'est attention aux susceptibilités, aux petitesses, aux prétentions. Or, je ne voulais d'autre compagnie que celle de gens d'esprit, qui étaient alors, à mes yeux, synonymes de purs esprits: mais eux-mêmes sont chatouilleux et remplis de préjugés. S'il fallait ne tenir pour amis que ceux qui en sont exempts, qui donc pourrait se vanter d'en compter ? L'amitié est aussi un préjugé; je n'en voudrais pas plus que d'amis susceptibles, n'était pourtant qu'elle seule permet, à un certain degré de profondeur, quelques véritables tête-à-tête.

Je veux encore que la conversation soit profitable et pour cela trouve tout naturel de parler en compagnie comme avec moi-même, branchement et crûment. Comment dire la vérité sans vérités aux autres ?

Nul vœu ne m'aurait été plus propice que celui de Vauvenargues : il s'était juré de n'avoir jamais de dispute avec ceux qui ne parlent que pour parler ou pour décider : les sophistes, les ignorants, les dévots et les politiques, ce que nous sommes tous à la fois.

Les Canadiens ne sont surtout pas causeurs. Ils ne craignent rien tant que s'expri-

mer. C'est pour eux comme de se trahir. Ils sont toujours sur leur garde. Ce qui pis est, ils ont une mémoire terrible, ils se souviennent de toutes vos paroles; il y a là presque une perfidie. Enfin, semblables aux autres, ils ont moins de pensées que d'arrière-pensées.

Pour causer, il faut être avec des gens libres d'esprit et spontanés. On a besoin de sentir chez eux de la confiance, de l'abandon, même une certaine légèreté passagère.

À vouloir donc qu'un échange de paroles fût un commerce d'idées, j'ai rebuté presque tous mes amis; les autres, je les ai perdus en nuisant à mon prestige : sévère comme La-Rochefoucauld, c'est volontiers que je médisais de l'espèce, mais, au lieu de dire l'homme, je disais plus simplement moi.

Vers ce temps-là, je fus attaqué odieusement dans une feuille au sujet d'un article que j'avais écrit animé du plus pur esprit d'humanité. Le plat personnage que l'envie avait poussé à me dénigrer ne m'atteignit pas : les traits qu'il me lançait ne s'élevaient guère au-dessus de lui; mais il me fit réfléchir.

Le grand coupable, à ce qu'il m'apparut,

était un mot que j'avais employé sans arrière-pensée, et qui était abhorré du parti de mon insulteur comme mot d'ordre du parti adverse.

Comme quoi il faut éviter l'usage d'un mot susceptible de suggérer à son lecteur des idées étrangères au sujet que l'on traite. Jusqu'à un certain point, la chose est possible. Conseil pratique : bannir les mots prostitués dans les salles de rédaction des organes politiques. Comme Théroigne de Méricourt à la Salpêtrière, on n'y fait que ruminer des paroles sans suite: fortune, liberté, comité, révolution, décret, coquin.

Ne jamais oublier que l'on s'exprime avec les mots des autres... Il y a des mots pourris. Ils ressemblent à des poissons morts sur la grève. Ils empestent l'air. Laissons-les aux mouches. D'autres sont explosibles. Les politiques surtout. Impossible de s'en servir, ils éclatent dans vos mains. Il y a les mots vides, les mots poétiques, les cent mots de tous les jours. Les pires sont les mots qui nous semblent pleins de sens, de mystère, de souvenirs : avec eux on a toujours l'impression d'avoir dit tout.

Celui qui écrit pour le plaisir et dont l'ar-

rière-pensée est le style, risque fort de dérouter maints lecteurs. Rien de ce qu'il peut dire ne suffit à écarter dans l'esprit d'autrui la suspicion d'un intérêt caché, si ce n'est le ton de l'honnête homme, lequel n'est, d'ailleurs, sensible qu'à l'honnête homme. Le malhonnête ne peut qu'il ne soit en mauvaise compagnie.

Mais celui qui s'en prend à un autre dont il n'aime pas les idées montre bien par là qu'il ne sait nullement ce qu'est une idée.

XXIII. POSTCRIPT

Je n'ai pas écrit depuis un mois. La force physique m'a fait défaut. Hier soir, je me suis relu. Je ne sais pas parler de la vie. La vie m'a fait trop de mal. Je n'ai fait que rendre des coups. Me montrer terrible : façon de me protéger. Trop sensible, j'ai été irritable. L'épigramme m'est naturelle. L'expression, impossible presque comme prêter le flanc. Perce, dans tout ce que j'ai fait, l'instinct de conservation. Trop d'impressions aussi. Ma mémoire, ma conscience pêle-mêle. Il est facile de s'exprimer à ceux qui ont peu d'idées et qui ne sont capables que d'une impression à la fois : leur vie logique et simple s'enregistre comme un disque; suffit d'une petite pointe et de quelques tours pour la raconter d'un bout à l'autre.

Je répugne à raconter des histoires. Elles sont toutes navrantes comme la vie. Elles

sont toutes trop longues comme la vie.

La vie du roman, sa principale qualité, c'est la tienne que tu perds à le lire.

La maxime seule est morale. Elle seule a pour excuse sa brièveté. Elle seule enfin veut être le dernier mot.

Sa tournure constitue la meilleure des preuves possible; il n'en est pas besoin d'autres; tout ce qui allongerait la maxime l'affaiblirait. Resserrée extrêmement dans une phrase, elle n'en est que plus énergique.

D'autres veulent lier en système toutes leurs idées, et ne peuvent se dispenser de faire usage d'une foule de lieux communs; c'est *un ciment qu'ils jettent dans l'intervalle des vérités.* Ce faisant, ils perdent en influence ce qu'ils gagnent en estime auprès de ceux dont ils chargent les bras. Encore ne serait-ce là qu'un inconvénient compensé par un avantage pour eux si du moins les vérités qu'on rencontre dans leurs livres ne perdaient rien de leur efficace; malheureusement l'esprit de système les énerve; de grandes qu'elles pouvaient être, elles ne sont plus que longues.

Au contraire, la maxime a l'air doué d'un ressort que son extrême compression rend ca-

pable de la plus grande détente. Libérée d'un coup d'œil, et, pour ainsi dire, dardée, *elle s'enfonce dans notre attention, elle s'imprime fortement dans la mémoire, pour agir ensuite comme un mot d'ordre et nourrir notre volonté.*

Si donc mes confidences tournent court, et volontiers se changent en conseils, mon lecteur, c'est que le bonheur m'importe plus que tout et que je n'en conçois plus que pour autrui.

Disons, en manière de consolation, que l'écrivain n'a pas besoin d'écrire sa vie pour laisser de lui-même un monument. Il suffit pour cela qu'il écrive. Du seul fait d'écrire il s'exprime. Ce qu'il dit n'est qu'une partie de lui-même. Ce qui est son tout, c'est sa manière.

Parfois, là où le fond manque le plus, le message est le plus grand. Les poètes qui disent, en somme, peu de chose, et non pas tant ce qu'ils pensent que ce qu'ils rendent le plus harmonieusement, expriment pourtant mieux que les autres leurs états d'âme. Par ses petites chansons, Verlaine est connu de nous plus intimement que n'importe quel polygraphe de son temps.

Le fond, la matière brute, appartient à tout le monde. Les idées sont du domaine public. S'il n'en était pas ainsi, l'auteur serait aussi peu compris des autres que s'il inventait les mots qu'il emploie. Ce qui lui appartient en propre, c'est son style fait à son image. Ceux qui le lui empruntent ne font que s'en masquer.

L'écrivain ne peut donc qu'il ne fasse son portrait lors même qu'il décrit un village ou un autre que lui; son style le dépeint jusque dans ses pensées les plus abstraites et les plus petits fragments de son œuvre. On reconnaît Corneille à n'importe quel de ses vers. Une pensée de Pascal ne ressemble point à la même pensée dans Montaigne.

XXIV. DERNIÈRES PAGES

Le soleil se lève. Le clocher, comme deux mains jointes levées au ciel, a commencé la prière. Le coq, tout au bout, ne chante pas, il resplendit. A l'horizon, il y a une poignée d'étoiles. L'air est sonore. Le ciel n'a pas encore de fêlure, il va résonner tout entier...

La première fois que je vins à la campagne, — on voudrait dire : la compagne, — d'abord je folâtrai dans le champ, puis j'aidai les hommes sans presque me rendre compte du changement tellement leur travail ressemblait à mes ébats. Ces hommes jouaient eux-mêmes à mes yeux. Ils jouaient avec la lumière. Ils fauchaient l'herbe, ils coupaient des branches, ils ouvraient des clairières. Et, le soir, dans l'ombre agrandie de la colline, ils s'arrêtaient enfin, comme ayant perdu la partie.

Dès lors je compris que gagner sa vie à la

sueur de son front n'est pas une peine. Ce qui est une peine, c'est de n'exercer que son esprit, se contraindre, ne pas bouger, se renfermer au lieu de s'épanouir. Au prix des tâches rustiques, le travail, tel que je l'avais observé en ville, m'apparaissait morne. C'était une affaire de mots tandis qu'à la campagne, il s'agissait des choses.

Il y avait ici le soleil, la terre, la verdure, des mares où flottaient de belles images, la rivière où le jour me semblait s'écouler plus rapidement; tandis que Montréal était une ville de gens qui avaient délaissé la terre et qui en avaient fait disparaître toute trace, toute tache, sous des flots d'asphalte. Il y avait bien sans doute la montagne, ce parc vertical. Mais l'on ne m'y avait jamais conduit. D'ailleurs, sa montagne a fait longtemps le malheur de Montréal. Parce qu'on la voyait de tous les quartiers, on a cru que chaque quartier avait son parc.

Ma découverte me remplissait de joie. De joie aussi pure, je ne trouve dans ma vie que le plaisir que je devais éprouver plus tard, initié à la poésie. Les mots deviendraient alors pour moi des objets esthétiques.

Au bout du champ, on apercevait le petit

village de Saint-Larron, qui est bâti sur le flanc de la colline. Le grêle clocher pointait au-dessus d'un sapin. On aurait dit une flèche, tout y était: la pointe et les pennes.

Un dimanche, j'assistai à la messe, puis j'accompagnai le cousin chez qui je séjournais, dans la maison de ses vieux parents. Il leur apportait des produits de sa terre. Mais il semblait soumettre des échantillons à des experts plutôt que de vouloir les en nourrir. Qu'ils pussent mordre dans les beaux fruits fermes reçus de sa main, m'était difficile à imaginer, tant ils avaient l'air ascétique et débile. Ainsi, dans l'Antiquité, on offrait aux morts des vases pleins de lait et des paniers pleins de fruits.

Saint-Larron me parut tout de suite différent de la ville. Ce qui rassemblait ses habitants, c'était leur lassitude. Au lieu de la presse ordinaire de la foule, je constatais chez eux une attente douce étrangement, qui était l'espérance chrétienne.

Il y avait là encore tout plein de choses. La terre était présente. Le vent fleurait bon. Il n'y avait de pavé que le trottoir et quelques tombes. C'étaient les habitants, trop vieux, qui manquaient aux choses.

Depuis ma première visite, il y a de cela quarante ans, plusieurs générations ont passé, et pourtant, en revenant, j'ai eu l'impression de revoir les mêmes vieillards. Tout au plus avaient-ils changé de place. Par exemple, celui d'en face, que ses longues dents semblent dévorer, habitait à l'autre bout de la rue... La vie les a façonnés de la même manière.

Le village, je ne veux pas le décrire. Peu me chaut l'aspect extérieur. Laissons-le à ceux qui décrivent les choses comme si elles n'étaient pas des signes, (d'où leurs défauts : manque d'ordre et insignifiance.) L'esprit n'a que faire d'images qui ne sont pas des idées.

Je perds souvent le fil de mon discours. Mais ouvrir des parenthèses est la raison de cette autobiographie et, pour en écrire une autre, je ne suis plus assez plein de mon sujet ni, par conséquent, de moi-même.

Je regarde encore les maisons, car ma description est là, dans ma fenêtre, tout faite d'avance. Cette nuit, il a neigé un peu. Le village ressemble à un damier : des toits blancs et des ombres. Maintenant, entre les maisons, le vent siffle comme s'il passait à

travers les trous inégaux d'une flûte pastorale.

Il y a un peu de neige sur la colline et, tout au bas, un peu de brume. Sur le flanc, des moutons se pressent les uns contre les autres. J'entends à peine leurs bêlements feutrés par leurs toisons.

L'orme inutilement me tend ses gros bras.

Ces maisons sont petites, vides, semblables entre elles. De cela il serait facile de conclure à la médiocrité générale du village. Mais, je l'ai déjà dit, ses habitants n'y sont qu'à moitié.

Longtemps ils ont vécu en brutes. Maintenant ils sont tout esprit. Tant qu'ils ont cultivé la terre, ils n'ont pu s'en démêler complètement. Puis, devenus des vieillards, ils ont déserté la terre et leurs corps, ces deux limons, pour monter au village. L'outil inutile se transforme ainsi quelquefois en ornement.

Moi, au contraire, j'ai vécu tout de suite pour l'esprit et tous mes soins sont maintenant pour mon corps malade. Vivre me semble le seul bien, en fin de compte.

La cloche sonne.

C'est dimanche, il est vrai.

Il faut appeler les ouailles, et les faire vibrer à l'unisson, car cette sonnerie est une sorte de communion.

Le sonneur frappe avec l'allégresse du forgeron. Il forge des sons et les premiers rayons du soleil.

Le monde se met en marcche, avec sa faim et sa soif, et comme tout sonore...

Le soleil brille haut dans le ciel. La petite église a refermé ses portes. La terre est laissée à elle-même. Les choses ont l'air en peine. Les ombres des arbres tournent en rond comme des chiens à la porte de leurs chenils. Des chevaux grattent le sol délicatement du bout de leurs ongles; d'autres font résonner leurs sabots comme des clochettes de bois. Des nuages passent, à la dérive.

Et moi, que fais-je ? Je sors. Je ne m'éloigne guère. Je suis là, arrêté en chemin, lisant des pas comme des chiffres, ayant l'air d'une vieille diseuse de bonne aventure.

Ces petits pas, des trous dans la neige, ce sont ceux de la veuve; ils se touchent presque, une vraie piste de bête à quatre pattes. A chaque pas que je fais, je franchis deux ou

trois des siens. C'est tel un chapelet menu, pas moyen de le réciter en entier: mes gros doigts, malgré que j'en aie, passent des grains. Tout ce que fait la veuve, d'ailleurs, est trop serré. Cela manque d'élan, de jarret. Elle multiplie ses pas, mais n'avance guère. Il y en a là assez pour faire le tour du monde, et ils ne l'ont jamais portée plus loin qu'à l'église. Cette place, elle ne la laboure pas, elle la tasse, et elle prend pour de la piété ce piétinement. A côté de cela, que Paule fait peu terre à terre ! Quelles enjambées, la franche perlustration ! Seulement, les pas de celle-ci sont en marge du sentier battu. On dirait l'annotation d'une mélodie rapide survolant la masse sonore de l'accompagnement...

Pourquoi suis-je venu ici ? Pour l'air salubre qu'on y respire; parce que je n'ai jamais oublié Saint-Larron, ses vieillards, déjà défunts, ses petites maisons, sa rue étroite, ses pins, sa colline. C'est un lieu où jadis il m'a paru facile de mourir.

J'ai beaucoup réfléchi sur la question du milieu. Le milieu où je suis né me dispensait de penser à mon corps. Une morale, mal

entendue, d'ailleurs, me le rendait suspect. Il soulageait aussi la mémoire: inutile, parmi des monuments familiers, de se rappeler rien; or, ce milieu est un musée. Il nous permet d'être distrait. Le corps va tout seul, les rues le conduisent. On tenait ce milieu pour le plus avantageux. C'était une sorte de couvent où l'on se félicitait d'avoir le plus de loisir possible pour s'occuper des choses intellectuelles sans que besoin fût oncques de la moindre présence d'esprit. En réalité, mon milieu me jouait un mauvais tour; il privait l'artiste de sa matière, le penseur de ses poids et mesures.

Hors de son milieu, l'homme retrouve le monde extérieur, mais il ne s'y retrouve plus. On s'entoure de son milieu à partir de son enfance. C'est sa production; vase que l'on modèle seulement à vivre à sa guise, régulièrement. Le mot routine est le plus doux que les gens aient trouvé pour désigner leur chemin. L'homme intérieur est un profiteur du milieu naturel; ailleurs, il deviendrait superficiel, à tout le mieux, artiste. Cette dernière perspective n'était pas pour me faire peur. Le métèque, le juif, l'étranger en général, s'adaptent tant bien que mal à leur environ-

nement; mais, parce qu'ils ne l'ont point informé, ils le subissent toujours. Ce n'est pas leur marque sur les choses qui les entourent, mais un moule qu'ils appliquent sur eux. Essayent-ils de le changer, ils le déforment: une œuvre d'art ne se reprend pas. Ils s'y sentent donc comme entre quatre murs qui les isolent au lieu de les protéger tandis que les autochtones y sont à l'aise et en eux-mêmes encore. C'est pourquoi l'étranger ne peut être maître. Malgré lui, il est régi par le pays qui n'est pas le sien. On peut le comparer à un lecteur qui suit l'auteur de mot en mot et qui jamais ne s'exprime. Du fait d'être hors de chez soi l'on est hors de soi-même en un lieu quelconque. Outre le milieu naturel et le milieu étranger, il y a le milieu que l'on choisit, celui qui convient le mieux à sa nature... Mais l'homme n'est pas fait pour rester planté là. Il a des jambes, pardi ! Je sais trop quelle triste condition c'est que végéter. Je voulus posséder la terre. Je circulai. J'habitai la route. Si je m'arrête aujourd'hui, du moins, ce n'est pas pour de bon. Car le village est une voie. C'est le passage de la vie à la mort. On ne s'y établit pas; on ne fonde rien en chemin.

SAINT-SULPICE

Une de ses caractéristiques est son incapacité à croître, l'impuissance de ses habitants, qui, au lieu de se multiplier, se succèdent.

Terra iens in terram.

TABLE DES MATIÈRES

★

Pages

PRÉFACE 7

PROLOGUE 11

PREMIÈRE PARTIE

★

TESTAMENT

CHAPITRE I. La consultation 23

CHAPITRE II. Le testament 25

CHAPITRE III. Pour qui j'écris 29

CHAPITRE IV. Quelques figures 33

CHAPITRE V. Une tape 37

CHAPITRE VI. L'horloge 39

CHAPITRE VII. Mon ambition 43

CHAPITRE VIII. L'entrevue 49

CHAPITRE IX. L'autobiographie 57

CHAPITRE X. Ce que j'écris 61

CHAPITRE XI. Le portrait 63

DEUXIÈME PARTIE

★

PORTRAIT

	Pages
CHAPITRE I. L'ennui	69
CHAPITRE II. Mes maîtres	73
CHAPITRE III. Une parole terrible	77
CHAPITRE IV. Le cours d'études	81
CHAPITRE V. Mes condisciples	85
CHAPITRE VI. Roch Laragne	89
CHAPITRE VII. Un soupçon odieux	95
CHAPITRE VIII. Les beaux livres	99
CHAPITRE IX. Une comparaison	105
CHAPITRE X. Quelques idiosyncrasies	109
CHAPITRE XI. Un scrupule	113
CHAPITRE XII. Le choix	115
CHAPITRE XIII. Les vacances	123
CHAPITRE XIV. Un temps de fièvre	129
CHAPITRE XV. Le voyage	135
CHAPITRE XVI. Mon message	141
CHAPITRE XVII. Pourquoi je ne fus pas lu	145

Pages

CHAPITRE XVIII. Notre littérature 149

CHAPITRE XIX. Notre critique 153

CHAPITRE XX. L'emploi 157

CHAPITRE XXI. Un dépit amoureux 167

CHAPITRE XXII. Les autres 175

CHAPITRE XXIII. Postcript 181

CHAPITRE XXIV. Dernières pages 185

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 16 MARS 1945
SUR LES PRESSES DE THÉRIEN FRÈRES,
À MONTRÉAL, POUR LE COMPTE DE
LUCIEN PARIZEAU & COMPAGNIE.

UN OUVRAGE CAPITAL

★

LES GRANDES MISSIONS DU CINÉMA

par JEAN BENOIT-LÉVY

le cinéaste qui nous a donné ces chefs-d'oeuvre de l'écran, LA MATERNELLE, HÉLÈNE, LA MORT DU CYGNE. 21 hors-texte, frontispice en couleurs, 370 pages.

L'EXEMPLAIRE, $2 FRANCO, $2.10

L

ES

DU

ÉVY

s chefs-

NELLE,

21 hors-

pages.

CO, $2.10

S 843.99
B 157 me Baillargeon (Pierre)

Les médisances de
Claude Perrin.

BNQ
000 430 484